



Conversations sur le patrimoine

Histoires de Yukonnaises et de Yukonnais
qui renouent avec leur patrimoine

Table des matières

PAGE 5 | Introduction

PAGE 6 | Colleen James — se tourner vers la terre pour y trouver conseil

PAGE 10 | Teri McNaughton — préserver l’histoire de Watson Lake

PAGE 14 | Geri-Lee Buyck et Bobbi Rose Koe — protéger la rivière Peel

PAGE 18 | Doug Davidge — retrouver des objets perdus

PAGE 22 | Mike et Kim McDougall — exploiter une mine familiale

PAGE 26 | Mike Mancini — grandir à Elsa

PAGE 30 | Richard Gordon — parler de l’île Herschel (Qikiqtaruk)

PAGE 34 | Joella Hogan — créer une entreprise liée à son patrimoine

PAGE 38 | Murray Lundberg — faire connaître l’histoire en ligne

PAGE 42 | Stanley Grafton Njootli et Megan Williams — revitaliser les sentiers de navigation des Van Tat Gwich’in

PAGE 46 | Erin Dixon — dessiner des maisons historiques

PAGE 50 | Teri-Lee Isaac — entretenir des liens avec la terre et la culture

PAGE 54 | Ione Christensen — gravir la piste Chilkoot

PAGE 58 | Paul Gowdie et Charlotte Hrenchuk — faire connaître des histoires méconnues

PAGE 62 | Yann Herry et Sylvie Binette — raconter l’histoire d’aventuriers francophones du Yukon

COUVERTURE

Bobbi Rose Koe et Gestie Tees tracent leur chemin au sommet d’une montagne surplombant la rivière Wind.

Photo : Jill Pangman



Introduction

Lors de son discours à la cérémonie de la remise des prix du patrimoine du Yukon en 2018, Brent Slobodin (1957-2019), qui représentait le Yukon à la Commission des lieux et monuments historiques du Canada, a fait un léger lapsus. Au lieu de « conservation du patrimoine », il a dit « conversation du patrimoine ».

C'était une erreur toute bête qui aurait dû être oubliée rapidement.

Ces mots ont toutefois fait germer une idée dans l'esprit de Rebecca Jansen, membre du personnel de la Section des lieux d'intérêt historique. Cette phrase lui est restée en tête, et c'est ainsi qu'est née l'idée d'une série de récits sur la façon dont les Yukonnaïses et les Yukonnais entretiennent un lien avec leur patrimoine.

Le patrimoine ne se définit pas par une seule chose. Il est tout autour de nous au Yukon. On peut penser à Doug Davidge, qui retrouve des lieux et des objets perdus, aux McDougall, qui exploitent des mines sur les concessions qu'ils ont héritées de leurs parents, ou encore à Joella Hogan, dont l'entreprise repose sur le savoir traditionnel.

Nous espérons que vous aimerez l'histoire de ces personnes qui baignent dans le patrimoine du Yukon, dans leur vie personnelle ou professionnelle, et qui le mettent en valeur. •

Le patrimoine ne se définit pas par une seule chose. Il est tout autour de nous au Yukon. Nous espérons que vous aimerez l'histoire de ces personnes qui baignent dans le patrimoine du Yukon, dans leur vie personnelle ou professionnelle, et qui le mettent en valeur.





Des racines profondes

Colleen James se tourne vers la terre pour se nourrir et y trouver conseil et réconfort.

Son nom est « Mère louve », Ghoóch Tlâ en tlingit, et Colleen James en anglais.

Lorsqu'elle regarde les montagnes autour de Carcross, elle voit l'endroit où, enfant, elle cueillait des baies avec sa grand-mère, l'endroit qui lui annonce le temps, l'endroit qui guide ses décisions.

« Mes ancêtres disent que cette montagne indique le temps qu'il fera », raconte-t-elle en désignant le sommet qu'ils appellent la montagne du spermophile arctique. « Ils regardaient l'eau et elle indiquait le temps qu'il ferait, les oiseaux l'indiquaient, le feu l'indiquait. Il y avait un langage universel.

« L'histoire de ma vie avec cette montagne évolue à mesure que j'avance en âge, et je suis sûre qu'elle continuera à évoluer », dit-elle.

Colleen James a grandi à Cowley, à peu près à mi-chemin entre Whitehorse et Carcross. Sa mère était tagish et tlingit, et son père était britannique.

« La vie était plutôt belle. Mes parents et mes grands-parents ont bien pris soin de moi, affirme-t-elle. Ma mère a cependant fréquenté le pensionnat, et mon parcours a été beaucoup plus difficile à cause de cela. »

Colleen James sur son territoire traditionnel près de Carcross en 2018.

Photo : Leighann Chalykoff

Elle a eu son premier enfant à un jeune âge. Le fait de devoir s'occuper de sa fille l'a aidée à garder les pieds sur terre et à s'éloigner des comportements à risque. Puis, elle a retrouvé sa culture.

« Je suis très chanceuse que ma grand-mère ne soit pas allée dans un pensionnat, dit-elle. Elle était mon roc et m'a appris tout ce qu'elle pouvait sur la culture, la langue ainsi que notre savoir-faire et notre savoir-être sur cette terre. Elle faisait partie des Aînés les plus âgés, donc j'ai pu entendre ces histoires que mes ancêtres racontaient. »

Colleen James s'est immergée dans sa culture en apprenant ses histoires, sa langue et ses cérémonies.

« Je me souviens que ma grand-mère m'emmenait faire la ronde annuelle, c'est-à-dire que nous suivions les baies, les oiseaux, les poissons, les animaux et les plantes de la saison, raconte-t-elle. Nous faisons partie de la terre et de l'eau, donc nos racines sont ancrées ici et elles poussent. »

Tout au long de sa vie, son territoire traditionnel a été un lieu de réconfort, où elle pouvait aussi trouver conseil. Quand la Première Nation de Carcross/Tagish a voté contre son entente initiale sur la revendication territoriale, Colleen James s'est tournée vers l'eau pour obtenir de l'aide.

« On m'a dit d'aller à la rivière, au lac, et d'y pleurer, de laisser mes larmes y couler, et que la situation s'arrangerait. Donc, le jour du vote, j'ai traversé la



Tséi Zhéle/Sinwaa
Éex'i Yé/Conrad est
maintenant un lieu
historique du Yukon.

Photo : Gouvernement du Yukon

rivière pour me rendre au site du vieux village, je suis descendue jusqu'à l'eau et j'ai prié. J'ai dit : "Nous avons peur, nous ne savons pas ce qui nous attend et nous ne sommes pas sûrs que l'entente convienne. Aidez-nous." La réponse était négative, donc nous avons voté "non". »

Bien que la réponse ait été négative à ce moment-là, la Première Nation de Carcross/Tagish a signé plus tard son entente définitive et son entente d'autonomie gouvernementale, et est devenue autonome en 2006.

Ce lien fort avec la terre est présent dans la famille de Colleen James. Par exemple, son oncle faisait partie de la délégation qui a présenté le document *Together Today for Our Children Tomorrow* à Ottawa en 1973. Il s'agissait du document historique qui allait jeter les bases des ententes sur les revendications territoriales des Premières Nations du Yukon.

« Il m'a raconté que lorsqu'ils ont accepté le document, quand c'est devenu clair qu'on irait de l'avant, le bâtiment a tremblé : un coup de tonnerre a retenti et un éclair a jailli juste au-dessus d'eux. Il m'a dit qu'il en avait eu la chair de poule parce qu'il savait que les esprits de la terre et de l'eau du Yukon comprenaient ce que ces gens essayaient de faire à Ottawa. »

Aujourd'hui, Colleen James consacre son temps à s'occuper de sa famille, à faire du bénévolat dans la collectivité et à travailler pour sa Première Nation.

Elle est notamment représentante au sein du comité directeur du lieu historique de Conrad, du côté ouest de Windy Arm, à 16 km de Carcross.

Tséi Zhéle/Sinwaa Éex'i Yé/Conrad était un lieu traditionnel de pêche, de chasse et de camping utilisé par les Tagish Kwan et les Tlingits. Il est

« Je me souviens que ma grand-mère m'emmenait faire la ronde annuelle, c'est-à-dire que nous suivions les baies, les oiseaux, les poissons, les animaux et les plantes de la saison. »

Colleen James

aussi devenu un village minier pendant une courte période au début du 20^e siècle. Des vestiges de son histoire minière, comme des bâtiments et des équipements, y sont encore visibles aujourd'hui.

L'entente définitive de la Première Nation de Carcross/Tagish stipule que Conrad doit être considéré comme lieu historique et être détenu et géré conjointement par la Première Nation et le gouvernement du Yukon.

« Grâce à ma participation au comité, j'en ai appris beaucoup sur le lieu historique de Conrad, tant sur son histoire préeuropéenne que sur son histoire minière. Nous voulons faire de la cogestion une réussite et célébrer l'histoire des deux cultures qui ont utilisé le lieu et qui continueront de l'utiliser dans l'avenir. »

Colleen James participe aussi à un projet de la Première Nation de Carcross/Tagish visant à revitaliser les langues tlingit et tagish en rappelant les noms de lieux tlingit et tagish et en les utilisant.

« Lorsque nous revitalisons notre langue, nous découvrons des connaissances présentes depuis longtemps. »



Colleen James et Gisela Niedermeyer travaillent sur une peau d'orignal dans le cadre d'un programme d'apprentissage traditionnel en 2019.

Photo : Leighann Chalykoff

« Imaginez un monde où les gens sont satisfaits de ce qu'ils ont, de qui ils sont, où ils savent qu'ils sont à la hauteur, qu'ils sont intelligents et que ce sont de belles personnes. Si nous sentions que nous faisons partie de la terre et de l'eau, nous traiterions probablement la nature avec plus de bienveillance. » ●

Marquer l'histoire

Teri McNaughton et la Watson Lake Historical Society veillent à ce que l'histoire du village soit reconnue, un site à la fois.

Dans les années 1970, l'hôtel de Watson Lake était LE lieu de rendez-vous en ville.

« Tout le monde y allait. C'était comme notre salon », raconte Teri McNaughton, qui a déménagé de Dawson à Watson Lake pour travailler au restaurant de l'hôtel. « On y allait pour jouer aux cartes, des gens comme Gillian Campbell s'y produisaient et, en été, The Canucks donnaient des spectacles dans une tente à proximité. »

À cette époque, la population de Watson Lake était en croissance. Les mines de Cantung et de Cassiar étaient en plein essor et chaque jour, deux vols transportaient des passagers et des marchandises en provenance et à destination de Watson Lake.

C'était un âge d'or pour Teri McNaughton et ses amis. L'hôtel de Watson Lake a fermé en 2007 et est resté vide pendant des années. Teri McNaughton a vu là une occasion de préserver ces précieux souvenirs. Avec la permission du propriétaire, elle est entrée dans l'hôtel et a récupéré des dizaines de photographies historiques autrefois accrochées aux murs.

Sans le savoir, elle avait choisi le bon moment, car le bâtiment a été détruit par un incendie peu de temps après.

Teri McNaughton a pu sauver des boîtes de photographies montrant le village du sud du Yukon

à son apogée. C'est cette collection nouvellement acquise qui a donné naissance à la Watson Lake Historical Society.

Depuis 2010, la société, petite mais dynamique, composée de bénévoles locaux désireux de voir les lieux importants de Watson Lake et de ses environs reconnus et préservés, s'est consacrée à un certain nombre de projets différents.

Par exemple, elle a mené le projet visant à faire reconnaître la forêt de panneaux indicateurs comme un lieu historique du Yukon, et la désignation a été attribuée à la forêt en 2013.

La forêt a commencé en 1942, lorsque le United States Army Corps of Engineers était au Yukon pour construire la route de l'Alaska. À cette époque, il était courant que l'armée installe des panneaux directionnels indiquant la distance à parcourir jusqu'à quelques grandes villes et localités voisines.

La forêt de panneaux indicateurs de Watson Lake est l'une des principales attractions pour les visiteurs qui empruntent la route de l'Alaska. Elle a été désignée comme lieu historique du Yukon en 2013.

Photo : Gouvernement du Yukon





À GAUCHE

Visiteurs et membres de CP Air devant l'aérogare.

À DROITE

Teri (Millen) McNaughton, Jay Barry, Doreen Weedmark et Debbie Bush au bureau de CP Air.

Photos : Teri McNaughton

Ces panneaux ont pris une nouvelle vie lorsqu'un soldat américain, qui avait le mal du pays et s'ennuyait de sa petite amie, a ajouté un panneau pour rendre hommage à sa ville natale de Danville, dans l'Illinois. D'autres soldats ont rapidement suivi l'exemple et, près de 80 ans plus tard, la forêt compte plus de 80 000 panneaux.

La forêt est devenue l'un des points d'intérêt les plus célèbres le long de la route de l'Alaska, et son statut de lieu historique lui confère une distinction particulière. Elle est admissible à du financement visant à soutenir son entretien et sa préservation. Cette forêt a été désignée comme un

lieu qui évolue au fil du temps. Autrement dit, de nouveaux panneaux y sont installés et les panneaux endommagés sont retirés.

Cette désignation a été une grande réalisation pour Teri McNaughton et la Watson Lake Historical Society.

« Je tiens à ce que ces lieux soient considérés comme importants, déclare-t-elle. J'ai grandi à Dawson, où l'histoire est omniprésente, et je pense que Watson Lake mérite aussi qu'on s'intéresse à son histoire. »

Récemment, la Watson Lake Historical Society a porté son attention sur l'aérogare de Watson Lake.



L'aérogare de Watson Lake a été construite dans les années 1940 dans le cadre de la ligne d'étapes du Nord-Ouest. Elle a été désignée comme lieu historique du Yukon en 2019.

Photo : Bibliothèque et Archives Canada

L'aéroport a été construit dans les années 1940 par l'armée américaine. Il servait sur la ligne d'étapes du Nord-Ouest, qui formait une série d'escales de ravitaillement pour les avions américains en route vers l'Alaska pendant la Seconde Guerre mondiale.

Après la guerre, dans les années 1950, l'Aviation royale canadienne a pris les commandes de l'aéroport, puis le gouvernement du Canada a pris le relais. Il est maintenant détenu et utilisé par le gouvernement du Yukon.

Teri McNaughton tient beaucoup à l'aérogare. En fait, elle a travaillé pendant 10 ans pour Canadian Pacific Airlines (CP Air) à l'aéroport de Watson Lake, dans différents postes, notamment comme agente à la billetterie, dans le fret, et dans le pesage et le centrage des avions.

« Les pilotes et les équipages pensaient tous que Watson Lake était le meilleur endroit pour s'arrêter. Ils descendaient de l'avion et nous parlaient. Parfois, ils participaient même à nos tournois de curling. »

L'aérogare a été officiellement désignée comme un lieu historique par le gouvernement du Yukon en septembre 2019.

Teri McNaughton espère que ces désignations, ainsi que les nombreuses autres attractions de la collectivité, contribueront à redorer l'image de Watson Lake comme destination touristique.

« Il y a tellement de choses à voir ici, et j'espère que les Yukonnaises et les Yukonnais viendront visiter ces lieux que j'ai appris à aimer », dit-elle. •



Bobbi Rose Koe et Gestie Tees tracent leur chemin au sommet d'une montagne surplombant la rivière Wind.

Photo : Jill Pangman

Protéger la rivière Peel

Deux femmes perpétuent les traditions de leurs ancêtres en travaillant à protéger les terres qui ont fait vivre leurs familles pendant des générations.

Au début du 20^e siècle, alors qu'elle était adolescente, l'arrière-arrière-grand-mère de Bobbi Rose Koe et son amie ont traversé un dangereux tronçon aux forts courants dans le canyon de la rivière Peel dans une embarcation faite de peau d'orignal.

Dans la langue gwich'in, le canyon rocheux aux hautes parois est connu sous le nom de Tshuu tr'adaojìich'uu ou Tshuu tr'idaodiich'uu, qui veut dire « eaux agitées et détestables ».

« Quand on traverse ces eaux, il faut faire attention et travailler en équipe, explique Bobbi Rose Koe, qui est Gwich'in Tetlit de Fort McPherson. Il y a d'énormes tourbillons grands comme une pièce de la maison, et si vous restez pris dans l'un d'eux, vous êtes projeté contre les parois. Vous pouvez être bousculé dans tous les sens et ne pas vous en sortir. »

Habituellement, les femmes et les enfants descendaient des bateaux et faisaient le tour du canyon à pied. Seuls les hommes naviguaient dans les eaux agitées, mais cette fois, les deux femmes devaient le faire.

« Une fois leur traversée réussie, elles ont célébré leur réussite et crié. C'est vraiment incroyable de pouvoir raconter cette histoire et de savoir que mes ancêtres sont passés par cet endroit et ont survécu, et que grâce à eux, je suis en vie et je pagaie encore là aujourd'hui. »

Plus de 100 ans plus tard, en 2015, Bobbi Rose Koe s'est jointe à un groupe de cinq jeunes des Premières Nations du Yukon et des Territoires du Nord-Ouest pour une excursion en canot de 18 jours et de 500 km axée sur le leadership, qui a commencé sur la rivière Wind et s'est terminée à Fort McPherson, aux Territoires du Nord-Ouest.

En cours de route, ils ont aussi traversé le canyon traître de la rivière Peel. C'était la première fois que Bobbi Rose Koe payait à cet endroit sans les membres de sa famille plus âgés et expérimentés avec elle. Une fois sa traversée réussie, elle a pensé à son arrière-arrière-grand-mère intrépide et a célébré sa réussite.

L'excursion de 2015 a été organisée par la section yukonnaise de la Société pour la nature et les parcs du Canada afin de réunir des jeunes d'Aklavik, de Tsiigehtchic, de Fort McPherson, d'Old Crow et de

« J'ai été capable d'éveiller ce lien fort et cette responsabilité qui ouvre les yeux que nous avons en tant que jeunes. »

Geri-Lee Buyck



Geri-Lee tient deux ciscos pêchés dans la rivière Peel près du camp de Road River.

Photo : Dana Tizya-Tramm

Mayo. L'objectif était de favoriser l'acquisition de compétences en leadership et la création d'un lien avec les terres ancestrales pour les jeunes.

Geri-Lee Buyck, de la Première Nation des Na-Cho Nyäk Dun, a aussi participé à l'excursion de 2015 après avoir été convaincue par des Aînés de sa communauté d'origine de Mayo.

Elle n'était pas sûre au début. Geri-Lee Buyck ne savait pas si elle pouvait relever le défi, mais elle est sortie de sa zone de confort et a été surprise de se montrer à la hauteur. Finalement, elle a vécu une expérience qui a changé sa vie.

« Cette expérience m'a changée dans la mesure où j'ai été capable d'éveiller ce lien fort et cette responsabilité qui ouvre les yeux que nous avons en tant que jeunes. Nous avons commencé à aider davantage notre communauté et à travailler avec nos Aînés et nos leaders pour lutter de façon positive – pour protéger la rivière Peel. »

Au cours de l'excursion, les membres du groupe ont tissé des liens étroits et se sont réunis par la suite pour créer l'organisme Youth of the Peel. Touchés par l'expérience de leur excursion sur les cours d'eau, ils se sont efforcés de préserver la nature sauvage et d'attirer d'autres jeunes dans la région. Une fois qu'ils ont pu voir la terre et respirer l'air, ils ont pu nouer des liens avec les plantes, l'eau cristalline et les animaux.

« Nous nous sommes rendu compte que nous voulions poursuivre sur cette lancée tout en restant en contact et en travaillant ensemble pour que d'autres jeunes puissent vivre les mêmes expériences, qui ont influencé et changé notre vie », explique Geri-Lee Buyck.

Depuis quelques années, le groupe offre aux jeunes la possibilité de faire une excursion dans le bassin hydrographique, où ils perfectionnent leurs techniques de maniement de la pagaie, échangent des connaissances et des histoires, et parlent de l'avenir.

« Je n'avais pas vraiment envie de me présenter devant des gens et de parler, mais mes grands-pères m'y ont poussée, m'ont lancé des regards insistants et m'ont littéralement dit de me lever et de parler parce que j'avais un lien avec le territoire, les gens et les animaux de la région, raconte Bobbi Rose Koe. Je savais que c'était pour eux que je parlais et qu'ils ne pouvaient pas faire entendre leur voix. Je devais donc parler au nom des Aînés et des jeunes qui continuent à parcourir la région. »

« C'est un lieu d'une grande beauté, plein d'histoires, et le berceau de notre peuple, de notre patrimoine, de notre culture et de tout le reste. C'est l'endroit d'où vient notre peuple et où il vivait avant la colonisation. »

Bobbi Rose Koe

Des groupes environnementaux et des Premières Nations s'efforcent de protéger la région de la rivière Peel depuis des décennies. De nombreux obstacles se sont dressés sur leur chemin.

« Un jour, mon grand-père m'a appelé et pleurait parce que le gouvernement nous traitait comme si nous n'étions pas là, se rappelle Bobbi Rose Koe. Le gouvernement allait ouvrir la région à des projets d'aménagement. C'était la fin du monde pour nous parce que cette région, c'est chez nous. »

Les familles Koe et Buyck ont toutes deux une longue histoire dans le bassin hydrographique de la rivière Peel.

« C'est comme quand on est enfant, et qu'on veut aller à Disney World. Eh bien, mon Disney World, c'était le bassin hydrographique de la rivière Peel. C'est là que je voulais aller parce que mon grand-père en parlait, dit Bobbi Rose Koe. C'est un lieu d'une grande beauté, plein d'histoires, et le berceau de notre peuple, de notre patrimoine, de notre culture et de tout le reste. C'est l'endroit d'où vient notre peuple et où il vivait avant la colonisation. »



Bobbi Rose et Geri-Lee lors d'une excursion en canot sur la rivière Beaver en 2020.

Photo : Bobbi Rose Koe

En août 2019, le Plan régional d'aménagement du bassin hydrographique de la rivière Peel a été signé par le gouvernement du Yukon, les Premières Nations des Na-Cho Nyäk Dun et des Tr'ondëk Hwëch'in, le gouvernement des Gwitchin Vuntut et le Conseil tribal des Gwich'in. Il définit la manière dont la région sera gérée et protégée dans l'avenir.

« C'était époustouflant d'apprendre qu'elle était protégée. Je suis reconnaissante et mes grands-parents sont heureux qu'elle soit protégée en grande partie. Je pense toutefois qu'il y a encore beaucoup de travail à faire et qu'il faudra un certain temps, déclare Bobbi Rose Koe. Néanmoins, je sais que le soleil y brillera pour le reste de nos vies et de celles de mes petits-enfants et de mes arrière-arrière-petits-enfants aussi.

« Le bassin hydrographique de la rivière Peel fait partie de nos origines, et c'est un lieu de guérison. » •

Retrouver des objets perdus

Depuis plus de 30 ans, Doug Davidge aide à résoudre les mystères historiques du Yukon.

Au cours des trois décennies qu'il a passées au Yukon, Doug Davidge s'est fait connaître pour avoir retrouvé des choses qu'on sait disparues – comme le *A.J. Goddard*, un bateau à vapeur qui a sombré dans le lac Laberge en 1901 – et d'autres dont on ignore même la disparition.

Par exemple, il y a quelques années, alors qu'il chassait dans le sud du Yukon, il a repéré une paire d'outils en pierre en forme d'amande appelés « bifaces ». Ces outils étaient conçus pour épouser la paume de la main et servaient à gratter les peaux, à couper les os ou à creuser. Ils datent de centaines, voire de milliers d'années. L'un des bifaces reposait dans le sable à ses pieds et l'autre se trouvait environ un mètre plus loin.

« Ils étaient complètement exposés et visibles, si vous savez les reconnaître, dit Doug Davidge. Il y a une riche histoire culturelle au Yukon, et elle se révèle un peu plus chaque année. »

Lorsqu'il trouve des artefacts culturels, comme les bifaces, Doug Davidge répertorie le site et le signale aux gouvernements du Yukon et des Premières Nations pour qu'ils sachent où se trouvent les objets. Les gouvernements décident ensuite s'il vaut mieux récupérer les objets ou les laisser à l'endroit où on les a trouvés.

« Ici, on se souvient de la Ruée vers l'or du Klondike et de la Seconde Guerre mondiale comme de grands événements, mais ils couvrent une période si courte qu'ils ne représentent pas vraiment l'histoire du

Yukon, explique M. Davidge. C'est pourquoi l'histoire culturelle, qui peut remonter à 8 000 ans, voire 10 000 ans, est évidemment très importante. »

Doug Davidge a quitté les Territoires du Nord-Ouest pour s'installer au Yukon au début des années 1980 et a travaillé pendant des dizaines d'années comme spécialiste de l'environnement à Environnement Canada. Son travail exigeait qu'il passe beaucoup de temps à l'extérieur et l'a amené dans certains des endroits les plus reculés du Yukon, des Territoires du Nord-Ouest et du nord de la Colombie-Britannique.

« J'ai toujours été reconnaissant de pouvoir faire ce genre de travail, car j'ai pu découvrir de nombreux endroits que beaucoup de gens n'auront jamais l'occasion de voir. »

« Comme je passais beaucoup de temps sur le terrain, j'ai commencé à ouvrir l'œil. Parfois, des objets reposaient simplement sur le sol. Au Yukon, il n'y a pas beaucoup de terre et de poussière qui recouvrent les objets. Ils peuvent donc rester au même endroit pendant un millénaire », ajoute Doug Davidge.

Dans certains cas, pour trouver ces vestiges du passé, il faut savoir où chercher. Au fil des ans, Doug Davidge a repéré ses lieux de prédilection pour les découvertes fortuites.

« Je recherche des endroits qui offrent une bonne vue sur une vallée, des versants exposés ou un sol perturbé par l'érosion causée par le vent ou

« Il n'y a pas de réelle récompense financier dans ce travail. Ma récompense, c'est le fait de pouvoir faire part de la découverte aux familles. »

Doug Davidge

l'eau, ou même les activités humaines. De petites perturbations exposent parfois des artefacts culturels qui datent de plusieurs milliers d'années. »

Au milieu des années 1980, Doug Davidge a étendu ses recherches de la terre à l'eau et a commencé à aider les archéologues lors de plongées sous-marines pour répertorier des lieux patrimoniaux cachés.

Certaines des premières plongées auxquelles il a participé se sont déroulées au site de la mine Venus, près de la route du Klondike Sud, entre Carcross et Log Cabin. Doug Davidge et les archéologues ont exploré la base sous-marine de l'ancien monte-charge en bois construit en 1908, qui descend le long du flanc du mont Montana et se jette dans le lac Tagish.

« En général, on trouve beaucoup de débris sur ces anciens sites miniers, comme de vieilles bouteilles ou des assiettes, et des vieux morceaux de métaux. »

Les histoires fascinantes d'épaves sous-marines dans les voies navigables du Yukon ont éveillé l'imagination de Doug Davidge alors qu'il



Doug Davidge lors d'une de ses excursions de plongée.

Photo : Doug Davidge



Couteau en pierre, aussi appelé « biface », trouvé par Doug Davidge en 2017.

Photo : Doug Davidge

accumulait de l'expérience en plongée sur des sites miniers et d'anciennes installations comme Canyon City. Il a donc commencé à chercher des épaves historiques.

« C'est la possibilité de découvrir quelque chose de nouveau ou de différent qui m'a attiré. Nous pouvions passer des semaines ou des mois à plonger et ne rien voir d'intéressant, et puis trouver tout d'un coup la moitié d'une coque de bateau à aubes qui repose là, au fond du lac. »

Une épave qui a échappé à Doug Davidge et à d'autres plongeurs pendant des années est celle du *A.J. Goddard*, un bateau à aubes de l'époque de la Ruée vers l'or qui a sombré lors d'une tempête hivernale sur le lac Laberge en octobre 1901.

Mesurant seulement 15 mètres de long sur 3 mètres de large, le *A.J. Goddard* était petit pour un bateau à aubes et pouvait donc facilement passer inaperçu

lors de l'exploration d'un grand lac. Finalement, il était exactement là où il aurait dû être : à environ 200 mètres d'un petit affleurement de terre que l'on appelle « pointe Goddard ».

« Nous avons passé 20 ans à explorer le fond du lac aux alentours de la pointe, sans jamais trouver l'épave », rapporte Doug Davidge.

« Pendant 20 ans, nous sommes montés d'un côté et redescendus de l'autre, sans jamais vraiment le repérer », explique Doug Davidge.

Un jour, alors qu'ils travaillaient sur le lac Laberge, Doug Davidge et une équipe du Yukon River Steamboat Survey ont vu que le sonar de pêche du bateau avait détecté une cible prometteuse. Il a noté les coordonnées GPS et s'est ensuite rendu sur le site pour confirmer la découverte.

Le 5 juillet 2008, Doug Davidge a mis une caméra vidéo à l'eau et a repéré une structure métallique.



Doug Davidge plonge sur le site du *A.J. Goddard*. L'épave du bateau à aubes a été désignée comme lieu historique du Yukon en 2010.

Photo : Don Reid/Institute of Nautical Archeology

Après avoir parcouru le site à plusieurs reprises, le pont, les machines et un guindeau sont apparus, et Doug Davidge a compris sa découverte : il avait trouvé le bateau disparu. Le *A.J. Goddard* reposait bien droit sur le fond du lac, encore rempli d'outils, d'ustensiles de cuisine et d'effets personnels de l'équipage.

Dans les années qui ont suivi, et après des centaines de plongées sur le site de l'épave, les artefacts trouvés ont été examinés et un échantillon d'objets intéressants a été acquis pour la collection archéologique du gouvernement du Yukon. D'autres objets ont été examinés, puis remis là où on les avait trouvés.

Le *A.J. Goddard* a été désigné comme lieu historique du Yukon en 2010. Il s'agit du seul bateau à aubes de son genre qui existe encore.

« Pour moi, c'était vraiment intéressant de pouvoir faire partie de cette découverte, dit Doug Davidge. Bien sûr, une fois qu'on trouve un objet considéré aussi important par la communauté archéologique, il suit son propre chemin. »

En 2011, National Geographic a produit un film sur le *A.J. Goddard*. Quelques heures après sa diffusion à la télévision américaine, Doug Davidge recevait des appels téléphoniques de proches d'hommes qui étaient sur ce bateau. Deux familles sont même venues au Yukon pour voir le lac Laberge et les objets récupérés de l'épave.

Un ancêtre d'une de ces familles avait péri dans le naufrage.

« Il était évident que l'histoire du *A.J. Goddard* avait été transmise dans la famille depuis des générations, affirme-t-il.

« Il n'y a pas de réelle récompense financière dans ce travail. Ma récompense, c'est le fait de pouvoir faire part de la découverte aux familles. » •



Mike McDougall devant un équipement de machinerie lourde utilisé pour l'exploitation minière moderne.

Photo : Famille McDougall

Des mammouths et des mineurs

L'exploitation de claims de placer de la famille McDougall dans la région de Sixtymile baigne dans l'histoire.

Mike et Kim McDougall exploitent des mines d'or dans la région de Sixtymile, dans le Klondike, depuis près de 40 ans. Au fil des décennies, ils ont écrit leur propre histoire dans la région et ont constaté qu'ils étaient entourés des vestiges de ceux qui les ont précédés, que ce soit les mammouths ou les mineurs.

« Il ne reste pas beaucoup d'endroits comme Sixtymile dans le monde, dit Mike. Il y a énormément d'histoire ici. C'est un cadeau, et nous avons l'impression de préserver un héritage.

« Parfois, j'ai l'impression que nous sommes un sachet de thé dans une théière : nous baignons dans l'histoire. »

La zone qu'ils exploitent et celle exploitée par leurs parents – chacune de leurs familles a aussi exploité des mines de placer dans la région – sont connues pour abriter des ossements de mammifères de la période glaciaire, comme des os de mammouths, de bœufs musqués, de saïgas et de chameaux.

« Nous avons trouvé une quantité incroyable d'os. Je les appelle des trésors plus précieux que l'or, dit Mike. Dick Harrington avait l'habitude de venir du Musée canadien de la nature tous les deux ans et ouvrait toujours les yeux comme des soucoupes en voyant l'étendue et la qualité des os que nous trouvions.

« Lorsqu'il quittait Sixtymile, l'arrière de son camion était toujours plein, et il avait l'air très inquiet parce qu'il n'avait pas un gros budget et qu'il essayait de savoir comment il allait bien pouvoir rapporter les os à Ottawa sans dépasser son budget. »

Les premiers mineurs ont atteint Sixtymile en 1892, et depuis lors, les activités n'ont jamais cessé dans la région. Ils ont laissé derrière eux des trésors modernes à découvrir par les McDougall.

« Nous avons trouvé toutes sortes d'objets qui avaient été abandonnés pour différentes raisons : des pelles, des seaux, des roues, des outils, des wagonnets, des ustensiles, des boîtes à beurre, des sacs de farine et de vieux vêtements de mineurs », explique Mike.

Quand on a trouvé de l'or à Rabbit Creek, plus près de Dawson, en 1896, les mineurs ont laissé tomber leurs outils et ont commencé à marcher vers l'importante découverte d'or pour voir s'ils pouvaient mettre la main sur une partie du trésor.

« Ils sont tous allés à Dawson. Certains ont gagné de l'argent, d'autres non, dit-il. Vers 1906 ou 1907, ils ont commencé à revenir par ici, mais ce qui est intéressant, c'est qu'ils ont apporté différents outils miniers avec eux. Ils avaient de l'équipement pour dégeler le sol à la vapeur plutôt qu'avec du feu. »



Kim McDougall a trouvé la belle vie sur la concession minière de sa famille à Sixtymile.

Photo : Famille McDougall

C'est là que tout a changé. Les outils sont devenus plus efficaces et les mineurs se sont perfectionnés, de sorte qu'ils pouvaient récupérer le plus d'or possible. Maintenant, lorsque les McDougall tombent sur un terrain qui a déjà été dégelé à la vapeur, ils s'attendent à trouver de vieux équipements, mais pas beaucoup d'or.

Kim est arrivée dans le Klondike pour travailler dans la mine d'or placérien de son père. Elle était loin de se douter qu'elle entreprenait le travail d'une vie.

« Je me souviens avoir emprunté la route Top of the World, et mon père n'arrêtait pas de commenter la beauté du paysage. J'étais adolescente et cette expérience n'avait pas grande importance pour moi à l'époque, explique Kim. Bien sûr, je pensais que je n'y passerais qu'un été pour gagner un peu d'argent et que je partirais ensuite, mais je suis tombée amoureuse de l'endroit et me voilà 39 ans plus tard, toujours en train de faire le voyage jusqu'au camp. »

Son père connaissait le père de Mike. Ils avaient été amis. À l'automne 1983, à la demande de son père, Mike est venu l'aider avec l'exploitation, et c'est de cette façon qu'il a rencontré Kim.

« J'étais très heureux », dit Mike.

Le couple s'est marié au début de la vingtaine, puis a lancé sa propre exploitation minière.

« J'ai travaillé pour mon père, Mike a travaillé pour son père, puis nous nous sommes lancés dans l'exploitation minière avec notre équipement et nos idées sur la façon dont nous voulions procéder, explique Kim. Nous avons commencé de manière très rudimentaire et nous avons tout fait ensemble. »

Au fil des ans, l'exploitation du couple a grandi. Ils ont eu deux enfants, ont embauché une équipe et ont acheté des équipements plus grands et plus efficaces.

Jim Lynch, un mineur chevronné, possédait une cabane à proximité et travaillait dans la région depuis les années 1930. Il était un bon ami de la famille, il donnait des conseils à Kim et à Mike, et leur racontait des histoires. Depuis son décès, les McDougall conservent sa cabane telle qu'elle était de son vivant.

« Il y a d'autres bâtiments sur notre propriété, mais celui-là est le plus précieux pour moi, dit Kim. Toutes ses tasses, la petite radio qu'il écoutait, et même son stylo et ses papiers sont encore sur la table. Tous ces objets me rappellent de bons souvenirs de lui.

« Ils ont tous une valeur sentimentale pour moi, et les gens aiment y aller quand ils me rendent visite. »

Toutefois, les journées bien remplies à faire tourner l'exploitation minière ne laissent pas beaucoup de temps aux McDougall pour les visiteurs.

En temps normal, lorsque la mine est en pleine



La maison des McDougall à Glacier Creek.

Photo : Famille McDougall

production pendant l'été, Mike se lève à 4 h afin de se préparer pour l'équipe qui arrive à 7 h. Il parcourt la mine et jette un coup d'œil à la zone en cours d'exploitation, puis il laisse l'équipe – généralement sept ou huit personnes – travailler.

Ensuite, il revient à la maison pour prendre une tasse de café avec Kim et ils planifient ce qu'ils doivent faire dans la journée, qu'il s'agisse de déplacer des équipements, d'effectuer des travaux d'entretien ou de réparation, ou d'aller à Dawson pour se procurer des fournitures. La journée se termine vers 19 h par un dîner pour tout le monde dans la cuisine.

« Comme les gens qui deviennent entrepreneurs, nous cherchions à gagner notre vie pour notre famille », explique Mike.

L'environnement de travail a beaucoup changé depuis que les McDougall ont commencé leur exploitation il y a près de 40 ans.

« À l'époque, on avait l'impression que Dawson était très loin de tout, dit Mike. La région semblait être un endroit magique et un peu irréel. »

Il y avait aussi beaucoup plus de mines dans la région. Quand ils ont commencé, il y avait deux grandes exploitations, 15 autres exploitations et 150 personnes qui travaillaient à Sixtymile. Actuellement, il y a 4 mines en activité, et une vingtaine de personnes y vivent pendant les mois d'été.

« C'est un travail terriblement difficile, et les journées sont terriblement longues. Par contre, c'est amusant de découvrir les artefacts, et les artefacts et l'histoire ont toujours été importants pour nous », dit Mike.

« Nous avons une belle vie. Il y a des années qui ont été très bénéfiques financièrement et d'autres qui ne l'ont pas été, dit Kim. Nous aimons simplement faire ce travail. Nous aimons être là. Ce n'est pas seulement un travail pour nous, c'est notre vie. » •

Alors qu'Elsa se dirige vers un avenir incertain, un ancien résident se penche sur son passé



Mike Mancini partage son temps entre Keno et Mayo.

Photo : Evan Rensch

Le hameau d'Elsa, un ensemble de maisons et de bâtiments industriels nichés au kilomètre 97 de la route Silver Trail, est passé d'un village minier en plein essor dans les années 1960 à un village fantôme dans les années 1990, et fait désormais face à un avenir incertain. Pour Mike Mancini, c'est toutefois là qu'il a passé le gros de son enfance. C'est là qu'il a enfourché son premier vélo et a appris à patiner.

« On s'est vraiment bien amusés dans notre enfance là-bas, raconte-t-il. Il y avait beaucoup d'enfants dans les environs et on était comme une grande famille. La vie était confortable et l'entreprise minière s'efforçait vraiment de rendre les familles heureuses. Il y avait une salle de loisirs, un cinéma, une patinoire et une piste de ski. »

Comme c'est l'histoire de nombreuses collectivités formées pour répondre aux besoins d'un site minier, les perspectives d'Elsa ont fluctué selon le prix des minéraux. Sa population s'est élevée à 700 habitants dans les années 1940. Des gens du monde entier y étaient alors attirés pour travailler à la mine. En 1953, United Keno Hill était devenue la deuxième exploitation d'argent en importance au Canada.

Mike Mancini est né dans le sud de l'Italie et avait trois ans lorsque ses parents ont déménagé au Canada pour s'installer au Yukon, d'abord dans une station de correspondance à No Cash, puis à Calumet, et enfin à Elsa quelques années plus tard. À ce moment-là, Mike Mancini avait six ans.

« Ce dont je me souviens le plus, c'est de la période de Noël : on organisait des pièces de théâtre à la salle de loisirs et le père Noël nous apportait des jouets. Chaque année, il y avait aussi un carnaval de printemps qui durait plusieurs jours et qu'on appelait le "Mad Miners Muck Up". »

L'histoire d'Elsa commence bien avant la naissance

« Mes parents étaient assez jeunes quand je les ai perdus, mais je garde de bons souvenirs de mon enfance à Elsa – c'est l'un des meilleurs moments de ma vie. »

Mike Mancini

de Mike Mancini. La région a été prospectée dès 1880, et d'importants gisements de galène argentifère y ont été découverts dans les années 1910.

Le hameau a reçu son nom en 1924, lorsque Charlie Brefault, aussi connu sous le nom de « Lucky Swede », a jaloné une concession sur la colline Galena et l'a nommée en l'honneur de sa sœur, Elsa. On dit qu'il pouvait ramasser des morceaux de minerais « comme des pommes de terre » sur la concession.

Quand la chance de Charlie Brefault a tourné, Treadwell Yukon a acheté la concession Elsa. Une collectivité qui a repris son nom s'est alors formée autour de l'entrée de la mine pour la soutenir, elle ainsi que d'autres mines de la région.

Les activités à Elsa se sont développées dans les années 1930, suivant l'arrivée dans la collectivité d'une usine qu'on y avait déplacée pour traiter le minerai. Des années 1930 aux années 1960, bien des tonnes de minerai de la région de la route Silver Trail ont été expédiées vers le sud, et la région est devenue un pilier de l'économie du Yukon.

Lorsque la famille Mancini est arrivée dans la région, au milieu des années 1960, la collectivité était à son



Vue du site du village d'Elsa.

Photo : Archives du Yukon, ministère du Conseil exécutif, Direction des affaires publiques 94/64 f3 19

apogée. À 16 ans, Mike Mancini a commencé à faire de petits boulots pendant l'été pour l'entreprise minière, comme peindre des clôtures.

Après le secondaire, il a travaillé à la mine pendant quelques mois avant de partir à l'université. Il revenait chaque année à la mine pour y occuper divers emplois pendant l'été. Il a travaillé à l'usine, à l'atelier mécanique, à l'atelier de menuiserie et à la forge.

« Si vous étiez intéressé par l'un des métiers, vous y étiez formé, dit-il. Je voyais le travail à la mine comme un bon moyen de gagner de l'argent, mais en grandissant, j'ai toujours voulu quitter Elsa et voir le reste du monde. »

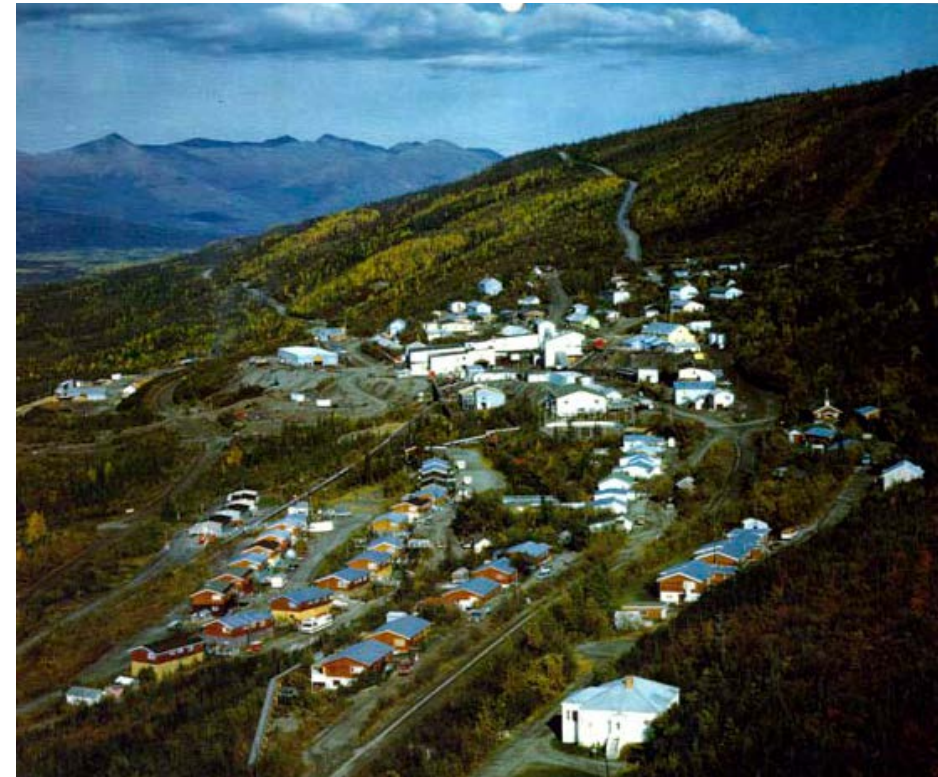
Mike Mancini est donc parti. Après environ une décennie marquée par la faiblesse des prix de

l'argent et des pertes constantes, United Keno Hill a cessé ses activités en 1989, et la collectivité d'Elsa, jadis prospère, s'est vidée, les employés étant partis chercher du travail ailleurs.

« Des familles ont été élevées là et quand la mine a fermé, tout le monde était sous le choc, raconte Mike Mancini. C'était chez nous. »

Après la fermeture de la mine, Mike Mancini a passé des années dans le sud de la Colombie-Britannique, mais il a été attiré de nouveau vers le Yukon dans les années 1990, lorsqu'il a hérité de cabanes d'un ami. Il y est retourné pour vivre à Keno et pour recommencer à zéro.

Il a aidé à rénover et à agrandir le musée des mines de Keno, qui raconte l'histoire des personnes qui ont exploité les mines de la région de la route Silver Trail.



Vue aérienne d'Elsa, vers 1980.

Photo : Mike Mancini

« Nous avons vraiment essayé de préserver les souvenirs et l'histoire de la région. Il est plus vital que jamais d'essayer de sauver autant de bâtiments que possible, explique-t-il. Mes parents étaient assez jeunes quand je les ai perdus, mais je garde de bons souvenirs de mon enfance à Elsa – c'est l'un des meilleurs moments de ma vie. »

Aujourd'hui, Mike Mancini possède deux casse-croûte et partage son temps entre Keno et Mayo.

Dans ses allers-retours entre les deux endroits, il passe devant les vestiges d'Elsa.

« J'ai des sentiments mitigés. J'ai vu l'endroit se détériorer lentement et j'ai assisté à la démolition de certains des vieux bâtiments qui m'ont vu grandir et que je connaissais bien, dit-il. Je vois la fin de ce qui était une grande partie de ma vie. » •



Un garde-parc préserve les histoires des Inuvialuit sur l'île Herschel (Qikiqtaruk)

Jeune homme, Richard Gordon travaillait sur une plateforme de forage pétrolier dans la mer de Beaufort, mais il lui arrivait souvent de regarder vers un endroit spécial, au loin, qu'il avait visité alors qu'il était enfant.

« Je regardais vers l'île et je pensais à toutes les fois où mes parents m'y avaient emmené, et aux histoires que j'avais entendues des Aînés quand j'étais enfant, raconte Richard Gordon. Elle renferme tellement d'histoires qui me sont très chères. »

Les Inuvialuit la connaissent sous le nom de Qikiqtaruk, qui se traduit par « grande île ». Quand l'explorateur européen Sir John Franklin l'a repérée en 1826, il l'a nommée l'« île Herschel », en l'honneur d'une famille de scientifiques britanniques : les

astronomes Sir William Herschel, sa sœur Caroline et son fils John.

Aujourd'hui, les deux noms ont été réunis pour donner l'appellation « parc territorial de l'île Herschel (Qikiqtaruk) ». Cette masse terrestre de 116 km² située au large de la côte nord du Yukon est protégée en tant que zone spéciale de conservation pour la faune et les utilisations traditionnelles.

En 1996, après avoir quitté l'industrie pétrolière, Richard Gordon a accepté un poste de garde-parc sur l'île Herschel (Qikiqtaruk). Depuis 23 ans, il est l'une des personnes qui veillent à ce que l'histoire de ce lieu unique soit comprise par les visiteurs et protégée.

À GAUCHE

L'île Herschel
(Qikiqtaruk) en 2012.

Photo : Gouvernement du Yukon

À DROITE

Richard Gordon fait la
visite guidée de l'île
Herschel (Qikiqtaruk).

Photo : Cameron Eckert

« Travailler sur Qikiqtaruk m'a vraiment rattaché à mon identité d'Inuvialuit et m'a rendu fier. J'ai l'impression de donner en retour à mon peuple en expliquant aux visiteurs du monde entier qui nous sommes et pourquoi il est si important de protéger la terre pour les générations à venir. »

Pendant des milliers d'années, l'île Herschel (Qikiqtaruk) a été un lieu de rassemblement pour les Inuvialuit qui vivaient du territoire.

Dans les années 1800, la mer de Beaufort est devenue le dernier refuge de la baleine boréale, victime d'une pêche excessive. À l'époque, les baleiniers utilisaient l'île comme base pour y passer l'hiver afin d'être prêts à partir dès que la glace arctique se brisait au printemps.



« Chaque vague qui frappe le rivage peut emporter l'une de nos histoires si nous ne faisons pas attention. »

Richard Gordon

Au fil des ans, des missionnaires, des commerçants et la Gendarmerie royale du Canada ont aussi utilisé l'île Herschel (Qikiqtaruk). Ils ont tous laissé leurs marques sous la forme de magasins, d'entrepôts et de cimetières historiques que l'on peut encore visiter sur l'île.

« D'après ce que j'ai compris, les Inuvialuit n'avaient pas vraiment leur mot à dire sur ce qui se passait sur le territoire, raconte Richard Gordon. Ils ont vu des gens venir de l'extérieur et prendre ce qu'ils voulaient. Ils prenaient des artefacts et des restes humains des tombes – il s'agissait d'ossements d'ancêtres des gens. »

Ce n'est qu'après la signature de la Convention définitive des Inuvialuit, en 1984, que celles et ceux qui avaient vécu sur ce territoire pendant des générations ont su avec certitude leur rôle dans son avenir.

L'île Herschel (Qikiqtaruk) est devenue le premier parc territorial du Yukon, en 1987. Aujourd'hui, grâce aux principes énoncés dans la Convention définitive des Inuvialuit, les familles peuvent continuer d'utiliser la zone pour des activités traditionnelles comme la chasse, la pêche et la cueillette de subsistance.

En embauchant des Inuvialuit comme Richard Gordon pour travailler sur l'île permet de veiller à

ce que l'histoire autochtone de la région continue d'être entendue.

« En tant que gardes-parcs d'origine inuvialuit, nous pouvons raconter nos histoires du point de vue d'un peuple dont l'utilisation de l'île remonte à la nuit des temps, dit-il. Mes parents appartenaient à la dernière génération qui subsistait grâce à la terre. Ils nous emmenaient avec eux pêcher du poisson et le sécher, chasser le caribou et en faire de la viande sèche, pêcher le béluga pour en faire du maktaaq et en tirer de l'huile, et récolter des baies. C'était leur mode de vie. »

Après plusieurs décennies sur l'île, Richard Gordon en connaît bien le rythme saisonnier. Habituellement, il fait la première visite de l'année au cours de la première semaine d'avril, quand la terre est encore recouverte d'un manteau de neige et que les ours polaires fréquentent la région.

En mai, la chaleur du soleil commence à faire fondre le sommet des collines. Au fil des ans, Richard Gordon a constaté l'effet des changements climatiques sur la vitesse de la fonte des neiges sur l'île : auparavant, la neige fondait lentement au printemps, alors qu'aujourd'hui elle fond rapidement.

La mousse verte commence à apparaître, puis les bruants des neiges, des oiseaux arctiques qui passent l'été nichés dans des zones rocheuses, font de même. La terre revient à la vie.

« Comme le disaient les Aînés, quand on entend les bruants des neiges, cela signifie que le printemps arrive. Si vous écoutez, vous entendrez les oiseaux arriver et l'eau ruisseler sous la neige. Vous verrez réapparaître les caribous ainsi que les bœufs musqués.

« Lorsqu'on y réfléchit, on comprend l'importance pour nous de protéger l'île Herschel pour la

prochaine génération – il faut être là pour l'entendre, la sentir et la toucher. »

Dès le dégel, Richard Gordon aime prendre avec lui un livre d'histoire et se rendre sur la rive nord de l'île pour s'asseoir et lire. À mesure que la toundra se réchauffe et que la neige fond, il peut entendre la glace qui se brise, ainsi que les baleines boréales et les bélugas qui s'approchent du rivage.

« Je suis dans mon monde et je suis tellement touché par l'esprit de la terre. Je me sens privilégié d'être là et de voir tout ça. J'ai le sentiment de faire partie de l'histoire », ajoute-t-il.

Actuellement, entre 400 et 500 personnes visitent l'île chaque saison, d'avril à septembre. Au cours

des dernières années, les navires de croisière ont remplacé les vols aériens.

Grâce à la route qui relie désormais Inuvik et Tuktoyaktuk, le nombre de visiteurs pourrait encore augmenter dans les années à venir, puisqu'il sera plus facile d'accéder à l'île par bateau.

L'île doit s'y préparer, car chaque visiteur – aussi bien intentionné soit-il – peut y laisser sa marque, ses pas pouvant tasser la végétation.

Ces terres ont assuré la survie de nos Aînés. Ils y ont chassé et pêché. Nous devons les protéger pour la prochaine génération, déclare Richard Gordon. Chaque vague qui frappe le rivage peut emporter l'une de nos histoires si nous ne faisons pas attention. » •

Le bâtiment d'une mission anglicane sur l'île Herschel (Qikiqtaruk) en 2012.

Photo : Gouvernement du Yukon



Transmettre la culture et le patrimoine tutchone du Nord, un savon à la fois

Parfois, lorsque Joella Hogan rentre chez elle après une longue journée, elle trouve un sac de pétales de roses fraîches sur le pas de sa porte. D'autres fois, ce sont des enfants du quartier qui viennent frapper à sa porte, les poings remplis de fleurs et de plantes sauvages.

« Les gens veulent toujours m'aider; ils voient cette petite entreprise et ils voient que je travaille dur, raconte Joella Hogan. Ça me touche vraiment beaucoup que ces personnes pensent à la façon dont elles peuvent contribuer. »

La « petite » entreprise de Joella Hogan est la Yukon Soaps Company, connue pour ses huiles et ses savons faits à la main en petites quantités. Elle vend ses produits au Yukon dans les foires et les marchés d'artisanat, les boutiques et aussi en ligne à partir de Mayo, son village natal de près de 500 habitants, situé dans le centre du Yukon, sur le territoire traditionnel des Tutchones du Nord de la Première Nation des Na-Cho Nyäk Dun.

Joella Hogan a remporté le prix de l'entrepreneure autochtone nationale de l'année en 2021.

Photo : Alistair Maitland

« Je tiens à partager ce que je fais. Je ne veux pas que ce soit seulement l'entreprise de Joella, mais plutôt celle de la communauté de Mayo. Le but n'a jamais été que je travaille tout le temps et que je fabrique du savon dans mon sous-sol. »

Joella Hogan intègre ses valeurs communautaires à chaque étape de ses activités, de la récolte des plantes à la vente des produits.

« Pour les Tutchones du Nord, il y a quatre valeurs fondamentales, c'est-à-dire la bienveillance, le partage, le respect et l'enseignement. J'essaie vraiment de les exprimer dans tous les aspects de mon entreprise. Lorsque je récolte, je remercie la terre et le créateur et je me montre respectueuse envers eux. Je partage aussi les bénéfices avec la communauté. »

Joella Hogan s'efforce de créer des produits qui profitent à l'économie et à l'environnement.

« Il ne faut pas simplement respecter la terre, il faut aussi redonner à la terre. Il ne s'agit pas seulement de prendre et d'utiliser les ressources. Il faut aussi créer un produit qui est bon pour l'eau et pour le corps. »

Tous les savons de Joella Hogan sont à base d'huile végétale. Elle y ajoute des plantes du Yukon qu'elle cultive dans son jardin ou récolte dans les forêts

du Nord – comme l'épilobe, les pétales de rose, l'églantier, le thé du Labrador, l'achillée millefeuille, les baies de genièvre et les pointes d'épinette.

Joella Hogan a commencé à fabriquer des savons en 2011. Elle a racheté l'entreprise The Essential Soap Bar à deux femmes qui la dirigeaient depuis des années.

« Ces femmes ont créé l'entreprise et y ont mis leur amour et leur créativité. J'avais utilisé leurs produits et j'ai donc vu là l'occasion d'utiliser mes connaissances de la science et des plantes pour poursuivre les activités. »

Elle fabrique toujours les pains de savon aux huiles essentielles selon les recettes d'origine et, au fil des

ans, elle a créé ses propres produits, qui reflètent sa culture et sa communauté.

« J'ai lancé la gamme des artisans autochtones parce que je voulais mettre en valeur des artistes de ma communauté et l'artisanat de Mayo. »

Chaque savon comporte une image de perlage réalisé par un artiste tutchone du Nord et est accompagné d'une carte qui parle de l'artiste. Par exemple, l'un des savons porte l'image d'un bourdon sur une fleur. L'image provient d'une ceinture perlée pour bébé qui a été fabriquée par Irene Johnny pour une femme qui travaillait à la protection du bassin hydrographique de la rivière Peel. Un autre savon illustre un perlage réalisé par Joella Hogan elle-

Ce savon de la gamme des artisans autochtones illustre un perlage qui figurait à l'origine sur une ceinture pour bébé fabriquée par Irene Johnny.

Photo : Cathie Archbould

même sur un sac qu'elle a offert en cadeau à sa mère.

Joella Hogan a grandi à Whitehorse. Elle a quitté le Yukon pour étudier et voyager, mais a toujours su qu'elle y reviendrait. Quand elle l'a fait, elle a voulu renouer avec sa terre natale dans le centre du Yukon. Elle a déménagé à Mayo en 2003 et ne peut plus s'imaginer vivre ailleurs.

« Ici, nous sommes entourés par la forêt boréale et situés au confluent de deux rivières; l'accès à la forêt et à la nature est si facile. C'était important, mais je ne m'étais pas rendu compte à quel point ce l'était avant mon départ. »

À Mayo, Joella Hogan veille aussi à ce que sa communauté puisse s'exprimer sur les décisions prises au sujet de la terre et de l'eau.

« Je veux que les gens sachent que les habitants du Nord ont un profond respect pour la terre. La façon dont nous récoltons les ingrédients et essayons de vivre de manière durable est importante, mais il y a aussi de grandes entreprises autour de nous.

« Des mines sont exploitées dans notre région depuis plus de 100 ans et des projets hydroélectriques fournissent de l'énergie à l'ensemble du Yukon, explique-t-elle. En passant du temps dans la nature, nous pouvons devenir de meilleurs décideurs pour tous ces projets; nous ne pouvons pas le faire sans nouer de lien avec la terre et les histoires, notre culture et nos Aînés. »

Lorsqu'elle présente ses produits à l'étranger, Joella Hogan ne propose pas seulement du savon. Elle parle de son histoire, de son patrimoine et de sa culture.



Joella Hogan récolte de nombreuses plantes qu'elle utilise pour ses savons dans les forêts boréales du Yukon.

Photo : Robin Smarch

« Je veux que les gens sachent que les membres des Premières Nations du Yukon et de Mayo sont forts, dynamiques et modernes. Nous contribuons à l'économie et à notre communauté. Il ne s'agit pas seulement d'une culture statique avec des méthodes anciennes. » ●

Un historien crée une communauté en ligne pour faire connaître l'histoire du Yukon

Murray Lundberg a été satisfait lorsque le groupe qu'il a créé a atteint 500 membres.

Puis, tout d'un coup, ce nombre est passé à 2 500, ensuite à 5 000, et aujourd'hui, le groupe Facebook Yukon History and Abandoned Places (histoires et lieux abandonnés du Yukon) qu'administre Murray Lundberg compte plus de 16 000 membres (au moment de l'impression). Une cinquantaine de nouveaux membres s'y ajoutent régulièrement chaque semaine.

« Tout d'un coup, c'est devenu fou et j'ignore pourquoi. Boum! Il y avait 1 000 nouveaux membres par semaine, raconte Murray Lundberg. Si je pouvais reproduire la situation, je pourrais gagner un million de dollars. »

En réalité, on est toutefois loin du million. L'administration d'un groupe monstre comme celui-là n'est en fait pas du tout rémunérée, mais Murray Lundberg gère l'activité comme un emploi à temps plein. Il consacre en moyenne 30 heures par semaine aux conversations et aux relations qu'il entretient en ligne. Pour lui, c'est une véritable passion.

« Pouvoir tisser des liens, c'est ce qui me fait chaud au cœur, confie-t-il. Par exemple, j'ai pu faire ajouter un autre nom à la base de données des tombes perdues

du cimetière Pioneer parce qu'une femme a vu le groupe Facebook et m'a contacté pour me donner le nom et la photo de la tombe de sa petite-cousine.

« Facebook ne sert pas seulement à publier des photos de votre chat et des mêmes politiques moqueurs. C'est aussi une plateforme qui peut donner lieu à des choses formidables », déclare Murray Lundberg en riant.

Le groupe est décrit comme étant ouvert aux personnes ayant un intérêt pour tout aspect de l'histoire du Yukon ou une fascination pour les lieux abandonnés de toutes sortes. Les membres sont invités à publier des histoires ou des photos, ou à poser des questions.

« C'est une mémoire collective plutôt intéressante que nous cultivons. Si une personne dit quelque chose d'inexact, dix personnes diront : "non, ce n'est pas comme ça que ça s'est passé". Ce qui est vraiment génial, c'est qu'il s'agit d'une conversation, pas seulement entre deux personnes, mais dans ce cas-ci entre 11 000 personnes. »

La passion de Murray Lundberg pour l'histoire est une affaire de famille. Son père était féru d'histoire, et Murray Lundberg a commencé à s'y intéresser alors qu'il n'avait que 8 ans, en 1958. À l'aide de

« La plupart des gens ne trouvent jamais leur place et encore moins ce qu'ils devraient faire. Cette activité, c'est de toute évidence ce que je dois faire. Elle a une influence positive sur beaucoup de gens et j'aime m'y adonner. »

Murray Lundberg

l'ancien appareil photo grand format de son grand-père, il a commencé à prendre des photos du district minier de Cariboo, dans le centre-sud de la Colombie-Britannique.

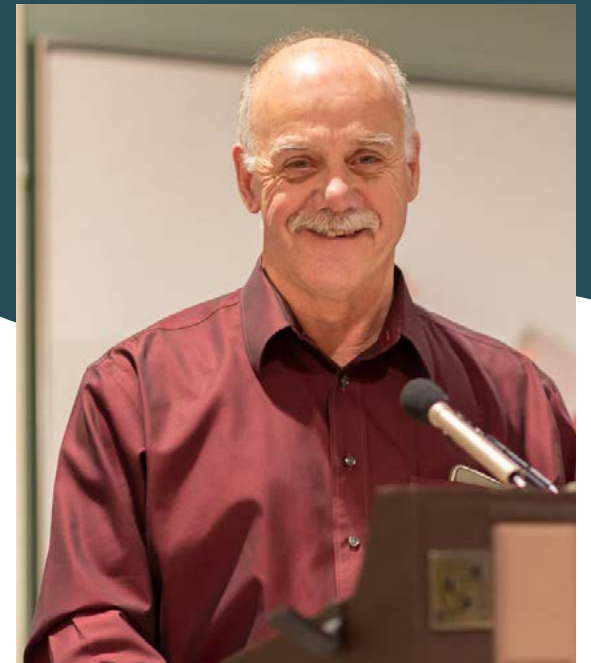
« Plus de 60 ans plus tard, je fais toujours la même chose, j'ai juste un équipement amélioré », dit-il.

Attiré par le Yukon, c'est en 1985, avec son propre avion et sa licence de pilote privé, qu'il décide de venir y jeter un coup d'œil. Il s'est rendu jusqu'à Tuktoyaktuk, puis a traversé le territoire jusqu'à Fort Yukon et Fairbanks, avant de redescendre vers le sud jusqu'à Vancouver, en s'arrêtant à de nombreux endroits en chemin.

« J'avais toujours été fasciné par le Yukon, et ce vol m'a captivé. C'était tellement incroyable – la terre, les gens et l'histoire.

« Au départ, mon plan était d'écrire un livre sur ce voyage que j'aurais intitulé *Rowdy Bars of the North*, mais il s'est avéré que la plupart de mes souvenirs étaient trop flous pour que je puisse écrire sur le sujet – c'était ce genre de voyage. C'était tellement drôle. »

Quelques années plus tard, il a vu dans le journal de Vancouver qu'on cherchait des chauffeurs d'autobus



En 2018, Murray Lundberg a reçu un prix du patrimoine du Yukon pour son travail.

Photo : Tony Gonda

touristiques à Whitehorse. Il a donc commencé à guider des excursions de 10 à 20 jours au Yukon et en Alaska durant lesquelles on s'attendait à ce qu'il sache tout des lieux visités.

« J'étais à la fois étudiant et enseignant en histoire du Yukon, raconte-t-il. J'ai passé deux années intenses à étudier encore et encore. Je conduisais assis sur mes fiches d'information. »

Il adorait cet emploi, qu'il a occupé pendant 23 ans.

« J'ai visité des endroits incroyables et j'ai rencontré beaucoup de gens formidables, affirme-t-il. C'était



Murray Lundberg avec ses chiens sur les sentiers de Wolf Creek en 2018.

Photo : Karla Scott

une expérience d'apprentissage constant. Chaque fois, c'était différent. J'ai déjà conduit sur la route Dempster avec un loup blanc qui courait à côté du bus. »

Bien qu'il ait officiellement pris sa retraite en 2008, il guide encore chaque année une visite spéciale pendant la Yukon Quest, une course internationale de traîneaux à chiens.

En 1996, Murray Lundberg a écrit son premier livre, *Fractured Veins and Broken Dreams: Montana Mountain and the Windy Arm Stampede*, un récit sur les mines d'argent près de Carcross, où il vivait à l'époque.

« Tout a commencé quand je suis tombé sur les maisons en pierre sur le mont Montana. Personne ne connaissait réellement les raisons de leur présence – je me suis dit que je devais les découvrir. »

Un an plus tard, il a lancé son site Web, Yukon and Alaska History, qui s'est développé et est devenu le site ExploreNorth, toujours en ligne aujourd'hui.

« À l'époque, il n'y avait pas de bonnes histoires du Yukon en ligne, alors je me suis dit que j'allais les raconter. Quand je regarde les captures d'écran maintenant, je trouve le site assez rudimentaire, mais il remplissait sa fonction principale. »

Au fil des ans, il a également constitué ses propres archives de livres et de documents sur l'histoire du Yukon, dont 107 livres portant uniquement sur la route de l'Alaska.

Actuellement, Murray Lundberg travaille sur la deuxième édition de son premier livre, *Fractured Veins and Broken Dreams*. Il continue d'agrandir son groupe en ligne, une publication et une conversation à la fois.

« La plupart des gens ne trouvent jamais leur place et encore moins ce qu'ils devraient faire. Cette activité, c'est de toute évidence ce que je dois faire. Elle a une influence positive sur beaucoup de gens et j'aime m'y adonner. » •



Murray Lundberg prenant des photos dans la vallée de Chilliwack en 1989.

Photo : Murray Lundberg



Revitaliser les sentiers qui relient les gens du nord du Yukon

Lorsque Stanley Grafton Njootli se déplace sur le territoire traditionnel des Gwich'in, il voit les traces des personnes qui l'ont précédé.

« Vous pouvez voir des marques sur les arbres et parfois les vestiges d'anciens pièges et campements », dit-il.

Le nord du Yukon est truffé de routes. Il s'agit d'un réseau complexe de sentiers et de voies navigables que les Gwich'in utilisent pour se déplacer dans la région depuis des milliers d'années.

Ces routes reliaient les gens les uns aux autres – aux camps et aux peuplements – ainsi qu'aux ressources comme les zones de pêche et de chasse.

« Elles auraient été utilisées par les Gwich'in il y a longtemps, lorsque l'on suivait le caribou, pour les déplacements, la chasse, le piégeage et la cueillette des baies, explique Stanley Grafton Njootli. Elles font partie de notre patrimoine et de notre utilisation du territoire. »

Pour éviter que ces routes, ainsi que les connaissances et les histoires qui y sont associées, ne se perdent encore davantage, la Direction du patrimoine du gouvernement des Gwitchin Vuntut s'efforce de répertorier et de revitaliser les sentiers dans le cadre du projet sur les systèmes de navigation Van Tat Gwich'in, entamé en 2011.

Les Gwich'in établis dans le nord du Yukon se nomment eux-mêmes les Van Tat Gwich'in, ce qui signifie « peuple qui vit parmi des lacs ».

Stanley Grafton Njootli participe aux voyages de recherche de sentiers hivernaux. Avec une équipe, il

Les ouvriers de sentiers Van Tat Gwich'in sont accueillis à Arctic Village.

Photo : Robert Sam

« Elles auraient été utilisées par les Gwich'in il y a longtemps, lorsque l'on suivait le caribou, pour les déplacements, la chasse, le piégeage et la cueillette des baies. Elles font partie de notre patrimoine et de notre utilisation du territoire. »

Stanley Grafton Njootli

parcourt les sentiers pendant deux à trois semaines et ils ouvrent la voie à l'aide de tronçonneuses au besoin.

« Autrefois, les gens restaient peut-être dans certaines zones pendant un certain temps, mais ils se déplaçaient souvent, explique Megan Williams, responsable du patrimoine des Gwitchin Vuntut. Quand il y avait beaucoup de ressources, par exemple un piège à poissons assez productif ou un endroit où les caribous se rassemblaient, les gens se réunissaient en grands groupes, puis se séparaient souvent en petits groupes familiaux et voyageaient de cette façon.

« C'était très fluide. Il y avait beaucoup de déplacements, et on utilisait ces routes pour aller dans différentes parties du territoire traditionnel. »

À l'heure actuelle, une soixantaine de sentiers ont été cartographiés, et la Direction du patrimoine fait chaque année une ou deux vérifications sur le terrain : elle envoie des groupes sur les terres ancestrales pour recueillir des informations.

« Ce sont des voies anciennes, dit Megan Williams. Bon nombre d'entre elles sont visibles du haut d'un



Des ouvreurs de sentiers gwich'in sur le sentier entre Old Crow et Arctic Village.

Photo : Robert Sam

hélicoptère, car elles ont été tellement utilisées qu'elles sont en fait tracées dans le sol. »

Observer les voies du haut des airs est une chose, mais être sur le terrain pour vérifier si un sentier est toujours praticable est tout à fait différent.

« Les Aînés ont remarqué de nombreux changements, affirme Megan Williams. Ils voient que certaines des voies d'accès utilisées il y a 40 ou 50 ans ne sont plus viables. »

Les modifications du paysage nordique, notamment l'arbustification (c'est-à-dire la propagation de plantes ligneuses recouvrant le sol dans les régions arctiques), font que certains sentiers sont devenus impraticables et que d'autres doivent être détournés.

« Il peut arriver qu'un Aîné guide des gens sur l'un des sentiers et qu'il constate que la végétation est maintenant à hauteur d'épaule et que la route n'est plus utilisable en raison des changements

climatiques, explique Megan Williams. À certains endroits, il faudrait passer deux semaines à couper des saules pour essayer d'emprunter une voie d'accès.

Retracer et revitaliser ces sentiers sont des moyens pour les membres de la communauté de renouer avec leur patrimoine et leur territoire traditionnel.

« Tout ce qui est transmis par les Aînés dans l'histoire orale fait partie de notre patrimoine, explique Megan Williams. Les sentiers, les noms de lieux, les paysages et les endroits où se sont déroulées certaines histoires occupent une place primordiale dans le patrimoine des Premières Nations. »

Dans le passé, les gens se déplaçaient à pied, en traîneau à chiens et en embarcation. Au fil de l'évolution des technologies et de l'installation des Gwich'in du Yukon dans la localité d'Old Crow, la nécessité d'utiliser ces voies a diminué. Les personnes qui ont vécu sur ces terres et qui se

souviennent de ces voies comme de liens essentiels à la communauté vieillissent.

« Les Aînés qui nous donnent ces informations ont entre 70 et 80 ans maintenant. Nous avons aussi des informations provenant d'Aînés nés à la fin du 19^e siècle et au début du 20^e, qui ont passé leur vie d'adulte sur le territoire traditionnel, raconte Megan Williams. Une fois qu'une voie est perdue, les connaissances sont perdues. »

À mesure que d'autres sentiers sont cartographiés et rétablis à travers le territoire gwich'in, on espère que les membres de la communauté les utiliseront pour en savoir plus sur leur patrimoine et passer du temps sur le territoire traditionnel.

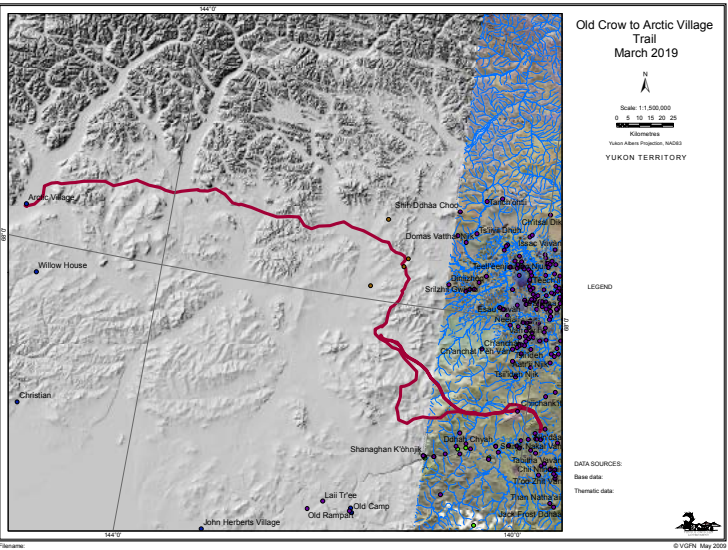
Par exemple, un sentier historique entre Old Crow et Arctic Village en Alaska a été cartographié. Il n'a pas été utilisé depuis plus de 60 ans, mais on espère que les communautés recommenceront à l'utiliser pour

rejoindre les membres de leur famille de l'autre côté de la frontière.

« On met l'accent sur l'utilisation des sentiers et sur l'acquisition des connaissances. Une photo d'un sentier et un panneau indiquant jusqu'où il mène, c'est bien, mais ça laisse vraiment de côté une énorme partie des connaissances, qui consiste à apprendre à se déplacer sur le territoire. »

Pour Stanley Grafton Njootli, il est important que la prochaine génération gwich'in acquière des compétences qui lui serviront dans l'avenir, quel qu'il soit.

« Les changements climatiques et la sécurité alimentaire sont des enjeux très importants pour nous, dit-il. Le monde change et nous ne savons pas ce qui nous attend. Nous avons besoin que notre peuple connaisse son territoire traditionnel, les lieux propices à la pêche et ceux où se trouvent les caribous et les orignaux. » •



Carte des sentiers terrestres reliant Old Crow à Arctic Village réalisée au printemps 2019.

Carte : Première Nation des Gwitchin Vuntut

Une artiste illustre les maisons anciennes, historiques et éclectiques de Whitehorse et de Dawson

Erin Dixon s'intéresse à la façon dont les gens vivent.

« Je suis fascinée par les maisons des autres depuis que je suis toute petite, affirme-t-elle. L'Halloween a toujours été ma fête préférée parce qu'on pouvait aller chez les gens et voir à l'intérieur de leur maison.

« Maintenant, j'adore passer dans une rue sombre quand les lumières des maisons sont allumées et que je peux voir par les fenêtres ce qui se passe à l'intérieur. »

Les maisons qu'elle trouve les plus fascinantes ne sont pas les plus chics ni les plus chères, ce sont les maisons anciennes, historiques ou éclectiques de Whitehorse et de Dawson.

Tout a commencé quand Erin Dixon a visité un ami de la famille qui vit dans une maison historique du centre-ville, construite pour un employé de la White Pass au début du 20^e siècle. La maison a été entièrement restaurée avec du bois provenant des bateaux à aubes qui circulaient sur le fleuve Yukon, situé à proximité, et avec des détails uniques comme une cheminée en pierres de rivière. Elle a trouvé l'endroit inspirant.

« C'était magnifique à l'intérieur. En regardant autour de moi, j'ai eu envie de peindre. C'était comme ouvrir une boîte de Pandore. »

À partir de ce moment, son intérêt n'a fait que grandir. Elle s'est mise à dessiner et à peindre les maisons chaleureuses, excentriques et historiques de Whitehorse et de Dawson.

En 2018, elle s'est lancé le défi de dessiner 30 maisons en 30 jours. Elle dessine d'abord les éléments structurels, comme les murs, le toit, les fenêtres et les escaliers, tels quels afin qu'on puisse reconnaître les maisons. Ensuite, elle prend certaines libertés avec les couleurs, en transformant un jaune délavé en une vive teinte jonquille, par exemple.

« Bon nombre des maisons que je peins sont délabrées et abandonnées, et je veux donner l'impression qu'elles sont encore habitées. Je suis le sentiment qu'elles m'inspirent. Parfois, en dessinant, je sais instinctivement quelle couleur utiliser. »

Lorsqu'elle peint, Erin Dixon aime utiliser l'éventail complet des couleurs, ce qui signifie que certaines maisons brunes dans la vie deviennent orange vif ou fuchsia sur papier. D'autres se retrouvent recouvertes de carreaux ou de rayures.

« Trop peu de gens peignent des rayures sur leur maison », dit Erin Dixon en riant.

En 2018, elle a présenté ses 30 dessins lors d'une exposition dans la galerie communautaire du Centre



EN HAUT

Erin Dixon participe à une compétition artistique au centre-ville de Whitehorse en 2016.

EN BAS

L'exposition House and Home d'Erin Dixon a été installée dans la galerie communautaire du Centre des Arts du Yukon en octobre 2018.

Photos : Erin Dixon



des Arts du Yukon. Elle les a ensuite publiés sur les médias sociaux, ce qui a donné lieu à d'innombrables conversations avec des propriétaires ravis et des gens qui ont vu les maisons au fil des années.

« C'était agréable de pouvoir en discuter et d'apprendre des histoires sur ces endroits, confie-t-elle. Je ne viens pas d'une grande famille et j'ai grandi loin de mes grands-parents, alors c'est agréable d'entendre les histoires des autres.

« Le Yukon a une histoire fascinante; c'est incroyable d'entendre les personnes qui s'en souviennent en parler. »

Erin Dixon a déménagé à Whitehorse avec sa famille en 1982, alors qu'elle n'avait que six ans. Sa famille est partie de Regina et est arrivée au Yukon par la route de l'Alaska, qui n'était pas en très bon état à l'époque.

« Mon passage sur cette route a marqué mon enfance. J'étais terrifiée, raconte-t-elle. Je me souviens avoir

traversé les monts Steamboat et Pink Mountain. Des falaises s'élevaient d'un côté, et de l'autre, c'était le vide, et la route était principalement faite de gravier.

« C'est beaucoup mieux maintenant, et nous avons emprunté cette route souvent quand j'étais enfant, mais je me souviens que ce premier voyage était terrifiant. »

En 2017, elle a participé à un concours et a été choisie pour illustrer la bannière touristique du 75^e anniversaire de la route de l'Alaska. Elle a décidé de peindre son souvenir de la route.

« C'est ce dont je me souviens du voyage et de ce à quoi ressemblaient les montagnes quand j'étais petite. »

Maintenant qu'elle a terminé sa série sur les maisons historiques, Erin Dixon a recommencé à peindre des routes historiques, comme la route de l'Alaska et la route de Haines.

Elle a l'intention de créer une série d'œuvres sur les routes historiques et de présenter une exposition de toiles à l'acrylique grand format.

À GAUCHE

La série d'Erin Dixon illustrant des maisons uniques de Whitehorse et de Dawson.

Photo : Leighann Chalykoff

À DROITE

Illustration de la Captain Martin House sur la rue Wood au centre-ville de Whitehorse, à laquelle Erin Dixon a ajouté une touche de rose.

Image : Erin Dixon

Elle a aussi illustré plusieurs livres à colorier sur le Yukon, dont un qui contient 30 maisons uniques. Elle souhaite contribuer à préserver le patrimoine pour la prochaine génération.

« Je voulais capturer un moment dans le temps. Peut-être que certains des endroits que j'ai dessinés ne seront plus là dans 15 ou 20 ans. Je suis heureuse que les choses s'améliorent ici; mes enfants ont accès à plus de possibilités que moi quand j'avais leur âge, mais cela est attribuable à la croissance de la population, qui fait disparaître le sentiment d'appartenir à une petite ville.

« J'espère que c'est ce sentiment que les gens ressentent et dont ils se souviennent lorsqu'ils regardent mes toiles. » •



Retour à la terre

Les Tutchones du Nord renouent avec leurs pratiques traditionnelles pour se rapprocher de leur culture

Un soir de début novembre, Teri-Lee Isaac et sa famille ont dépecé un caribou qui leur avait été donné par des proches de Fort McPherson.

Si cette pratique permet à la famille de disposer d'un congélateur rempli de viande sauvage pour l'hiver, elle crée aussi un lien avec le territoire et les pratiques culturelles des Tutchones du Nord, transmises de génération en génération.

« Nous amenons nos enfants à la cabane et au camp de pêche de notre famille pour chasser. Ils nous ont vus chasser et dépecer un caribou cette saison, dit Teri-Lee Isaac. Mon mode de vie est traditionnel, et je mets en pratique ce que j'encourage au travail. »

Depuis cinq ans, Teri-Lee Isaac travaille en tant que responsable du patrimoine pour la Première Nation de Selkirk. Avant cela, elle a géré la Big Jonathan House, le centre culturel de la Première Nation à Pelly Crossing. Ce bâtiment est une réplique de la maison du chef Big Jonathan, le principal lieu de rassemblement de Fort Selkirk au début du 20^e siècle.

Teri-Lee Isaac a été élevée par sa grand-mère. Elle est restée à Fort Selkirk pendant quelques années, car sa grand-mère était cuisinière pour l'équipe de restauration du site.

« Fort Selkirk a toujours été comme un second chez-moi. Nous avons joué dans ces vieux bâtiments

historiques, fait semblant d'être des enseignants et des élèves dans l'ancienne école et couru dans les bois. »

Situé sur les rives du fleuve Yukon près de l'embouchure de la rivière Pelly, Fort Selkirk est un lieu important pour les Tutchones du Nord depuis des milliers d'années. Beaucoup y vivaient avant que la Compagnie de la Baie d'Hudson y établisse un poste de traite en 1852. Une collectivité s'y est développée au début des années 1890.

Fort Selkirk a été abandonné dans les années 1950. Il s'agit maintenant d'un lieu d'intérêt historique, cogéré par la Première Nation de Selkirk et le gouvernement du Yukon.

« J'ai appris beaucoup de choses sur Fort Selkirk quand j'étais enfant. Je savais que c'était un lieu de commerce mais, en grandissant, j'en ai appris davantage, car les gens ont commencé à parler plus de leur culture, dit Teri-Lee Isaac. Quand les gens ont commencé à parler de leurs expériences dans les pensionnats, ils ont commencé à s'ouvrir sur leur culture et à se souvenir. »

Pêche sur glace sur le lac Ta'tlamän.

Photo : Teri-Lee Isaac



Comme d'autres membres de sa communauté, elle considère l'endroit comme son lieu de vie ancestral, tout comme un autre site qui lui tient à cœur : le lac Ta'tlamän, situé à environ 40 km au sud-est de Pelly Crossing.

« Le lac Ta'tlamän est l'autre endroit d'où viennent mes ancêtres. C'est de là que venaient mes grands-parents et mon peuple avant qu'on nous appelle la Première Nation de Selkirk, explique-t-elle. À l'époque, nous étions simplement des gens de la terre, nous n'avions pas de nom précis. C'est pourquoi, lorsque les gens sont venus du lac Ta'tlamän, on les a appelés les Ta'tlamän. »

Aujourd'hui, personne ne vit près du lac, mais il reste un lieu important pour les camps culturels de la Première Nation. Pour Teri-Lee Isaac, c'est un endroit spécial.

« Je ressens une profonde connexion. C'est un endroit très spirituel. J'ai l'impression d'être chez moi. Je sais que c'est là que mes arrière-arrière-grands-parents ont vécu des ressources de la terre et qu'ils ont parcouru les sentiers que nous empruntons aujourd'hui. »

Tout a changé pour les Tutchones du Nord qui vivaient à Fort Selkirk et au lac Ta'tlamän lorsque la route est devenue d'usage courant. Beaucoup se sont déplacés pour s'en rapprocher



Teri-Lee Isaac coupe du saumon à son camp de pêche.

Photo : Teri-Lee Isaac

et avoir accès aux transports et aux services. C'est ainsi que Pelly Crossing a été créée.

« Je pense que la route a vraiment influencé notre peuple, car il vivait de la terre et c'est tout ce qu'il connaissait. Il pratiquait le piégeage et le troc. Son régime alimentaire était composé de viande sauvage, de baies et de plantes traditionnelles. Les gens ont commencé à s'établir près de cette nouvelle route, mais ils étaient loin de se douter que cela représentait un risque pour leur santé. »

En délaissant leur mode de vie traditionnel, de nombreuses personnes ont perdu les aptitudes dont elles avaient besoin pour vivre de la terre.

Fort Selkirk.

Photo : Gouvernement du Yukon



En tant que responsable du patrimoine, Teri-Lee Isaac s'efforce de transmettre ces aptitudes à sa communauté.

Ses vies professionnelle et personnelle s'entrecroisent souvent. Elle a trois enfants et considère qu'ils pourront profiter de son travail, tout comme les générations futures de sa communauté.

« Il est important de transmettre nos traditions à la prochaine génération afin qu'elle n'oublie jamais qui elle est et d'où elle vient. » ●

Sur les traces de son arrière-grand-père

Ione Christensen parle de ses 21 randonnées sur la piste Chilkoot, des personnes qui l'ont précédée et de ce qu'elles lui ont transmis.

En 1898, l'arrière-grand-père de Ione Christensen et ses quatre fils ont emprunté la piste Chilkoot pour tenter leur chance dans les champs aurifères du Klondike.

Ione Christensen a passé beaucoup de temps sur cette piste historique au fil des ans. En fait, entre 1980 et 2000, elle a parcouru 21 fois les 53 km du sentier. Certains jours de brouillard, elle pensait presque apercevoir ses ancêtres marchant devant elle.

« Je n'ai jamais vu de fantôme, mais ce lieu a une aura particulière, raconte-t-elle. Je pense à toutes celles et à tous ceux qui ont parcouru cette piste, qui servait de route commerciale aux Premières Nations de la côte et de l'intérieur bien avant l'arrivée des Européens. Je ne crois pas qu'un lieu puisse être fréquenté aussi longtemps par autant de gens sans que ceux-ci y aient laissé quelque chose. »

La piste Chilkoot, qui relie les montagnes côtières depuis Dyea, en Alaska, jusqu'à Bennett, en Colombie-Britannique, est bordée de rivières et de lacs. Elle est désormais cogérée par Parcs Canada et le service des parcs nationaux des États-Unis.

En 1896, la découverte d'une grande quantité d'or

dans le ruisseau Rabbit a déclenché la Ruée vers l'or du Klondike. Au cours des années suivantes, plus de 30 000 chercheurs d'or et de fortune ont voyagé vers les champs aurifères du Nord, et la famille de Ione Christensen en faisait partie. Le voyage vers cette région alors éloignée était long, coûteux et ardu.

En fait, sa famille a même dû s'arrêter en cours de route pour gagner de l'argent. Pendant trois mois, ils offraient le service de remorquage de fournitures à l'aide d'un câble et d'un toboggan attaché à un petit moteur dans la montée vers le col, une partie particulièrement abrupte et dangereuse de la piste.

« Le moteur est toujours sur la pente, près des rochers, si vous savez où regarder », affirme Ione Christensen.

Le voyage de son arrière-grand-père marque le début de l'histoire de sa famille au Yukon. Après avoir suivi la piste Chilkoot, lui et ses fils ont continué jusqu'à la région du Klondike et ont exploité une concession près du ruisseau Hunker.

« Ils ont travaillé tout l'hiver en creusant la boue, en la faisant remonter à la surface et en l'entreposant jusqu'au printemps, moment où ils pourraient la laver pour récupérer l'or. Ils ont fait pas mal d'argent la première année, mais se sont dit qu'ils pourraient



(De gauche à droite)
Joan Berriman, et
Phil, Ione et Paul
Christensen lors
de leur première
randonnée sur la piste
Chilkoot en 1980.

Photo : Ione Christensen

en gagner davantage s'ils utilisaient une chaudière à vapeur pour faire fondre le pergélisol et faciliter le creusage. »

Ils ont acheté une chaudière de Saint John, au Nouveau-Brunswick, qu'ils ont fait envoyer à l'autre bout du pays en train, puis transporter le long de la côte sur le chemin de fer White Pass & Yukon Route. C'était en 1900.

Lorsqu'il est allé chercher la chaudière, le grand-père de Ione Christensen a accompli une tâche encore plus importante.

« Il était fiancé à ma grand-mère, une Irlandaise de Belfast qui travaillait comme femme de ménage à Boston, où ils se sont rencontrés. Il lui a écrit une lettre pour lui dire : "Je suis au Klondike et je reviendrai pendant l'été 1900. Si tu veux toujours m'épouser, retrouve-moi à Halifax et ensuite nous irons au Yukon." Elle l'a fait. Elle a traversé le pays et

c'est la dernière fois qu'elle a vu sa famille. »

Ils se sont installés à Dawson et y ont fait leur vie. Ils ont eu des enfants, dont la mère de Ione Christensen, Martha (Ballentine) Cameron.

Le mariage a fonctionné, contrairement à la chaudière.

« Ils ont fini par faire faillite. La chaudière est toujours là-bas, perdue au milieu de nulle part. »

En 1980, deux générations et plus de 80 ans plus tard, Ione Christensen et ses deux fils, Paul et Phil, ont parcouru la piste pour la première fois ensemble afin de suivre les traces de leurs ancêtres. Dès le premier pas, elle a adoré.

« Lors de ce premier voyage, nous n'étions pas du tout préparés, mais nous avions quand même de bien meilleures provisions que mon grand-père », dit-elle en riant.



Équipe de travail à la tente Sourdough Pancake au lac Bennett en 1989.

Photo : Ione Christensen

Après 13 randonnées, son mari, Art, en a eu assez. Il a dit qu'il avait vu tout ce qu'il y avait à voir, mais son épouse a continué d'y aller une ou deux fois par été pendant près de 20 ans.

« J'ai toujours aimé cette piste », dit-elle.

Elle connaît bien chaque partie du chemin. Il commence dans une forêt boréale humide, puis monte progressivement et devient très abrupt dans le col de la montagne. La montée peut être difficile, surtout si la pluie ou la neige rend les rochers mouillés et glissants, mais c'est la partie préférée de Ione Christensen.

« S'il y a un fort vent du sud et de la pluie ou du grésil, c'est misérable, dit-elle. On marche sur des rochers glissants en essayant de se frayer un chemin, mais ensuite on arrive au sommet du col, au Yukon, où

on est protégé du climat côtier. C'est un tout autre environnement.

« Au sommet du col, c'est comme si on traversait un rideau et, tout d'un coup, on se retrouve devant une belle vallée ensoleillée. »

Ione Christensen utilise toujours le même levain que ses ancêtres transportaient quand ils ont traversé le col il y a plus de 120 ans.

Malgré tous ses titres (juge de paix, mairesse de Whitehorse, commissaire du Yukon et sénatrice du Yukon), c'est ce levain qui a fait sa renommée au cours des dernières années.

Elle a été interviewée pour de nombreux articles à son sujet et a même cuisiné des pancakes au levain avec Martha Stewart.

À l'été 1998, à l'occasion du 100^e anniversaire de la Ruée vers l'or du Klondike, Ione Christensen cherchait un moyen amusant de marquer l'événement.

Elle et deux amies ont ramassé des fonds et installé une tente au bout du sentier, au lac Bennett, où elles ont servi aux randonneurs qui passaient par là du thé, du chocolat chaud et des pancakes au levain garnis de beurre et de sirop.

« La tente était propre, parfaite et à l'épreuve des ours, se souvient Ione Christensen. Parcs Canada a installé une clôture électrique autour de la tente. Elle n'a jamais fonctionné, mais les ours ne le savaient pas. »

Le trio se levait tôt, cuisinait toute la matinée et utilisait le fameux levain du grand-père de Ione Christensen pour préparer les pancakes.

« Mon levain n'a jamais été aussi heureux que lorsqu'il était sur la piste Chilkoot, dit-elle. Il doit s'y être fait des amis parce qu'il n'a jamais goûté aussi bon. » •



EN HAUT

Piste Chilkoot.

Photo : Gouvernement du Yukon

À GAUCHE

Judy Dabbs, Ione Christensen et Pat McKenna offrant des pancakes au levain à partir de leur tente à côté du lac Bennett en 1989.

Photo : Ione Christensen



Les histoires jamais racontées du Yukon

La Hidden Histories Society du Yukon met en lumière les personnes et les événements méconnus qui ont contribué à bâtir le Yukon.

Lorsque Paul Gowdie a appris que des centaines de soldats noirs avaient participé à la construction de la route de l'Alaska dans les années 1940, il a été surpris.

« Je suis dans une ville majoritairement blanche, sur un territoire majoritairement blanc, et j'apprends que 30 % des soldats qui ont construit la route étaient noirs, dit-il. Je me suis dit : "D'accord, je ne suis pas le premier; il y en a eu d'autres avant moi." C'était encourageant. »

Il s'est senti lié à l'endroit où il avait choisi d'habiter, ce qui lui a fait du bien. Il s'est aussi demandé pourquoi il n'avait jamais entendu parler de ce pan de l'histoire du Yukon auparavant.

Paul Gowdie a voulu en savoir plus, et c'est ce qui l'a amené à se joindre à la Hidden Histories Society en 2009.

Cette société avait été créée presque dix ans plus tôt, en 2000, pour combler un vide, et trouver et raconter les histoires méconnues des Noirs au Yukon.

Charlotte Hrenchuk est l'une des membres qui ont fondé le groupe. Elle a adopté trois enfants originaires de la Sierra Leone et a bien vu qu'ils ne

se reconnaissaient pas dans l'histoire enseignée à l'école à l'époque.

« Je voulais qu'ils soient fiers et qu'ils aient des modèles inspirants, dit-elle. Nous connaissons les histoires horribles de l'esclavage, mais nous n'entendons pas assez parler de toutes les contributions incroyables des Noirs à la société.

« Nous connaissons les histoires horribles de l'esclavage, mais nous n'entendons pas parler de toutes les contributions incroyables des Noirs à la société. Il faut intégrer ces histoires positives à nos récits historiques. »

Charlotte Hrenchuk



Paul Gowdie et Charlotte Hrenchuk de la Hidden Histories Society.

Photo : Leighann Chalykoff

« Il faut intégrer ces histoires positives à nos récits historiques. »

Charlotte Hrenchuk et les autres membres de la société ont donc entrepris de tisser eux-mêmes une tapisserie d'histoires, dont chaque fil correspond à un récit. Une fois qu'ils ont commencé à suivre ces fils, ils se sont laissés emporter par le travail.

« Plus nous trouvons des histoires, plus nous étions motivés », affirme-t-elle.

Avec l'arrivée de nouveaux membres, la société a élargi son champ d'action pour inclure les histoires jamais racontées des Asiatiques du Yukon. Ils ont attiré l'attention sur des histoires que les récits coloniaux ont tendance à ignorer, celles de gens au

« Plus j'avance en âge, plus j'ai envie d'en savoir sur mon identité culturelle et raciale. C'est encore plus important maintenant que j'ai une fille. Je veux qu'elle ait une meilleure expérience que moi. »

Paul Gowdie

quotidien qui vivent de belles vies et surmontent des épreuves.

« Bien des gens pensent que l'histoire est un sujet ennuyeux, mais les récits personnels nous touchent droit au cœur. Ces récits négligés font partie de l'histoire générale, c'est pourquoi ils devraient être enseignés et accessibles. »

Pour faire connaître ces récits, le groupe a utilisé les ressources dont il disposait. Il s'agissait parfois d'idées toutes simples.

« Au début, nous prenions des livres des étagères et demandions aux bibliothécaires de les exposer pendant le Mois de l'histoire des Noirs ou le Mois du patrimoine asiatique, explique Charlotte Hrenchuk. Au bout d'un moment, ils ont commencé à le faire d'eux-mêmes. C'est ce qui nous donne l'impression que notre travail porte ses fruits : quand quelqu'un d'autre commence à raconter ces histoires. »

Depuis ses débuts, le groupe de bénévoles est discrètement soutenu par Peggy D'Orsay, chercheuse en archives.

« Elle est très alerte et a des idées brillantes. Elle nous envoie toujours les histoires le plus méconnues et intéressantes », dit Mme Hrenchuk.

Souvent, la chasse aux histoires perdues commence par une simple photo. Le groupe s'efforce ensuite de trouver d'autres informations dans des documents, comme des actes de naissance et des articles de journaux. Il réunit ensuite tous ces éléments pour former une image de la vie d'une personne.

Au fil des ans, le groupe est devenu le dépositaire de ces histoires oubliées.

« De nombreuses personnes marginalisées de différentes origines ethnoculturelles ont une histoire intéressante, mais on n'en parle pas parce qu'elles ne correspondent pas aux principaux critères d'un récit historique, explique Paul Gowdie. Elles ne sont pas devenues riches ou n'étaient pas assez extravagantes. »

Lucille Hunter en est un excellent exemple. En 1897, elle a suivi la rivière Stikine pour se rendre au Klondike alors qu'elle était enceinte et n'avait que 19 ans. Pendant sa longue vie au Yukon, elle a possédé des concessions d'or et d'argent à Dawson et à Mayo et a exploité sa propre blanchisserie à Whitehorse.

L'histoire de la famille Hunter, comme bien d'autres, est restée dans les archives jusqu'à ce qu'elle soit découverte par la Hidden Histories Society. Pour Charlotte Hrenchuk et Paul Gowdie, il est important de veiller à ce que de telles histoires ne soient pas oubliées. C'est ce qui les pousse à continuer leur travail en tant que bénévoles.

« Plus j'avance en âge, plus j'ai envie d'en savoir sur mon identité culturelle et raciale, dit Paul Gowdie. C'est encore plus important maintenant que j'ai une fille. Je veux qu'elle ait une meilleure expérience que moi. »

Pour en savoir plus, consultez le site de la société au hhs.org. •



À GAUCHE

Environ un tiers des 11 000 soldats américains qui ont construit la route de l'Alaska étaient Noirs. La plupart d'entre eux venaient du sud des États-Unis.

Photo : Archives du Yukon, fonds R. G. Gabriel, 2005/10, n° 18

EN BAS

Lucille Hunter, chez elle, à Whitehorse, en 1960.

Photo : Archives du Yukon, fonds Richard Harrington, 79/29, n° 277



Renouer avec ses racines nordiques

Des francophones friands d'aventures trouvent des morceaux de leur histoire cachés au Yukon depuis longtemps.

Yann Herry est attiré par les vraies histoires de courage. Parmi ses personnages préférés de l'histoire francophone du Yukon, on retrouve des gens qui ont pris des risques, sont sortis des sentiers battus et ont réalisé leurs rêves.

« Cet esprit canadien-français remonte aux voyageurs, dit-il. Nous avons toujours été attirés par la grande aventure. »

Dans les années 1970, Yann Herry est lui-même devenu un aventurier. Il quitte sa ville natale au Québec et vient au Yukon, comme beaucoup de jeunes ayant migré de l'Est vers l'Ouest canadien.

En 1979, il arrive à Elsa, où il travaille à la mine United Keno Hill. Au travail, il se lie d'amitié avec des mineurs plus âgés, qui viennent de partout en Amérique du Nord et dont beaucoup sont francophones.

« Ils racontaient des histoires intéressantes sur leur vie et leur façon de voir le Canada, raconte Yann Herry. Pour la première fois, j'ai compris que des francophones vivaient partout au Canada et qu'ils faisaient partie de l'histoire du pays. J'étais intrigué par leurs histoires. »

En 1981, la mine ferme, et Yann Herry et ses collègues se retrouvent au chômage.

« Nous attendions la réouverture de la mine, mais il n'y avait pas beaucoup de travail à Whitehorse », raconte-t-il.

Motivé par son nouvel intérêt pour l'histoire des francophones, Yann Herry se plonge dans les livres. En parcourant la bibliothèque publique, il découvre que le Yukon possède une riche histoire francophone, mais que personne n'en parle. Il veut mettre en lumière ces histoires. C'est ainsi que naît le projet de toute une vie.

« Nous avons commencé par organiser des réunions et soutenir le travail d'autres francophones de la collectivité, puis nous avons créé l'Association franco-yukonnaise. C'était un énorme pas en avant. »

Même si l'Association franco-yukonnaise (AFY) était tournée vers l'avenir, il était important pour Yann Herry de parler du passé et des histoires qui ancreraient les francophones au Yukon depuis 1838.

Son travail a été remarqué et il a commencé à recevoir des demandes de partout dans le monde.



Yann Herry, dans la galerie de portraits de l'Association franco-yukonnaise, tenant le livre *La francophonie : une richesse nordique*, écrit en collaboration avec Ruth Armson.

Photo : Hélène Saint Onge

« Il y avait beaucoup de francophones au Yukon à l'époque de la Ruée vers l'or du Klondike et beaucoup de leurs proches se posent des questions sur ce qui leur est arrivé. Cela m'a pris du temps, mais j'ai fait de mon mieux pour leur répondre. »

Yann Herry a accumulé un nombre incalculable d'heures de bénévolat et a fini par concrétiser sa passion en obtenant une maîtrise en éducation en 2002. Pour son projet final, il a écrit un livre sur l'histoire des francophones du Yukon et créé une exposition de 20 portraits de francophones ayant joué un rôle dans l'histoire et la société du territoire.

« Je pense qu'il est important que nous puissions tous vivre ensemble, que nous soyons francophones, anglophones, autochtones ou d'une autre origine culturelle. »

Yann Herry

Un pique-nique de la Société Saint-Jean-Baptiste à Dawson, le 24 juin 1903.

Photo : Archives de la Colombie-Britannique C-05092

Au cours des dernières décennies, la représentation de la langue française au Yukon s'est améliorée grâce à l'ajout d'écoles d'immersion française et de journalistes de Radio-Canada à Whitehorse.

En avril 2021, Yann Herry et un groupe d'amateurs d'histoire comme lui ont créé la Société d'histoire francophone du Yukon afin de recueillir ces histoires et de les faire connaître.

« Il est important pour moi de faire rayonner ma langue et ma culture, explique Sylvie Binette, autre membre fondatrice de la société. Le patrimoine naturel et culturel du Yukon me fascine et je veux le faire connaître aux autres. »

Comme Yann Herry, c'est aussi l'aventure qui a donné envie à Sylvie Binette de quitter le Québec pour s'établir au Yukon. Elle est venue en 1985 pour occuper un poste d'assistante d'un professeur de français dans le cadre d'un programme national de langues aujourd'hui appelé Odyssée.

Sylvie Binette s'est toujours intéressée à l'histoire, mais cet intérêt a pris tout son sens au début des années 2000, alors qu'elle se promenait dans le centre communautaire de l'AFY. Sur le mur de l'escalier était accroché le portrait d'un homme



qui ressemblait beaucoup à son arrière-grand-père, Aldéric Binette.

Après quelques recherches généalogiques, elle a découvert que l'homme sur la photo s'appelait Joseph Eugène Binet, surnommé Gene Binet à Mayo, et qu'ils étaient parents. En fait, leurs ancêtres étaient frères.

Au dire de tous, M. Binet avait un grand cœur et était actif au sein de la collectivité de Mayo. Au fil des ans, il a été propriétaire d'une scierie, d'un hôtel et d'un magasin général. Aujourd'hui, sa maison abrite le musée de la maison Binet.

Après en avoir appris plus sur ce parent éloigné, Sylvie Binette a eu l'impression de mieux comprendre son intérêt pour le Yukon.

« Je me suis sentie ancrée. Je voyais un lien, parce que personne d'autre dans ma famille n'avait déjà

déménagé aussi loin, dit Sylvie Binette. Je sais maintenant que j'ai des racines ici. »

En 2017, elle a pu approfondir ce lien en travaillant sur un texte explicatif pour une refonte des expositions du musée de la maison Binet.

La même année, elle a aussi participé à un grand projet de l'AFY, « De fil en histoires: les personnages



EN HAUT : Une poupée faite à la main par Sylvie Binette représentant son ancêtre, Joseph Eugène Binet.

Photo : Association franco-yukonnaise

À DROITE : Sylvie Binette, en collaboration avec l'Association franco-yukonnaise, a fait don d'une copie de ses recherches sur son arbre généalogique au musée de la maison Binet en 2003.

Photo : Sylvie Binette

d'un territoire », pour lequel elle a fabriqué à la main une poupée de son ancêtre Joseph Eugène Binet, qui a été exposée.

Pour Yann Herry et Sylvie Binette, il est important de garder la langue, la culture et les histoires vivantes au Yukon pour leurs enfants et les générations futures.

« Je pense qu'il est important que nous puissions tous vivre ensemble, que nous soyons francophones, anglophones, autochtones ou d'une autre origine culturelle », conclut Yann Herry. •





Rédaction et conception par Leighann Chalykoff.

Merci à toutes les personnes qui ont raconté leurs histoires et fourni des photos pour cette publication.


Yukon